

LES  
SCYTHES,  
TRAGÉDIE.

f

Par M. DE VOLTAIRE.  
NOUVELLE ÉDITION,  
Corrigée & augmentée sur celle de Genève.

---

Prix, 30 fols.

---



A PARIS;  
Chez LACOMBE, Libraire, quai de Conti.

---

M. DCC. LXVII.  
AVEC APPROBATION ET PERMISSION.



## É P I T R E

### D É D I C A T O I R E .

**I**L y avait autrefois en Perse un bon vieillard, qui cultivait son jardin, car il faut finir par là; & ce jardin était accompagné de vignes & de champs; & paulum silvæ super his erat; & ce jardin n'était pas auprès de Persepolis, mais dans une vallée immense entourée des montagnes du Caucase couvertes de neiges éternelles; & ce vieillard n'écrivait ni sur la population, ni sur l'agriculture, comme on faisait par passe-temps à Babilone, ville qui tire son nom de Babil; mais il avait défriché des terres incultes, & triplé le nombre des habitants autour de sa cabane.

Ce bon homme vivait sous Artaxerxes, plusieurs années après l'aventure d'Obéide & d'Indatire, & il fit une Tragédie en vers Persans, qu'il fit représenter par sa famille & par quelques Bergers du mont Caucase, car il s'amusait à faire des vers Persans assez passablement, ce qui lui avait attiré de violents ennemis dans Babilone, c'est-à-dire, une demi-douzaine de gredins qui aboyaient sans cesse après lui, & qui lui imputaient les plus

grandes platitudes, & les plus impertinents livres qui eussent jamais deshonoré la Perse, & il les laissait aboyer, & grifonner, & calomnier; & c'était pour être loin de cette racaille, qu'il s'était retiré avec sa famille auprès du Caucase, où il cultivait son jardin.

Mais, comme dit le Poëte Persan Horace, principibus placuisse viris, non ultima laus est. Il y avait à la cour d'Artaxerxes un principal Satrape, & son nom était Elochivis, comme qui dirait habile, généreux & plein d'esprit, tant la Langue Persane a d'énergie. Non-seulement le grand Satrape Elochivis versa sur le jardin de ce bon homme les douces influences de la cour, mais il fit rendre à ce territoire les libertés & franchises dont il avait joui du temps de Cyrus; & de plus, il favorisa une famille adoptive du vieillard. La Nation sur-tout lui avait une très grande obligation de ce qu'ayant le département des meurtres, il avait travaillé avec le même zèle & la même ardeur que Nalrisp, Ministre de paix, à donner à la Perse, cette paix tant désirée; ce qui n'était jamais arrivé qu'à lui.

Ce Satrape avait l'ame aussi grande que Giafar le Barmécide, & Aboulcasem; car il est dit

dans les Annales de Babilone recueillies par Mir Kond, que lorsque l'argent manquait dans le trésor du Roi, appelé l'Oreiller, Elochivis en donnait souvent du sien, & qu'en une année, il distribua ainsi dix mille Dariques, que Dom Calmet évalue à une pistole la piece. Il payait quelquefois trois cents dariques, ce qui ne valait pas trois aspres, & Babilone craignait qu'il ne se ruinât en bienfaits.

Le grand Satrape Nalrisp joignait aussi au goût le plus sûr, & à l'esprit le plus naturel, l'équité & la bienfaisance. Il faisait les délices de ses amis, & son commerce était enchanteur; de sorte que les Babiloniens, tout malins qu'ils étaient, respectaient & aimaient ces deux satrapes, ce qui était assez rare en Perse.

Il ne fallait pas les louer en face; recalcitrant undique tuti: c'était la coutume autrefois, mais c'était une mauvaise coutume qui exposait l'encenseur & l'encensé aux méchantes langues.

Le bon vieillard fut assez heureux pour que ces deux illustres Babiloniens daignassent lire sa Tragédie Persanne, intitulée les Scythes. Ils en furent assez contents. Ils dirent qu'avec le temps ce Campagnard pourrait se former; qu'il

VJ ÉPITRE DEDICATOIRE.

Il y avait dans sa rapsodie du naturel & de l'extraordinaire, & même de l'intérêt; & que pour peu qu'on corrigeât seulement trois cents vers à chaque Acte, la Piece pourrait être à l'abri de la censure des mal-intentionnés. mais les mal-

intentionnés prirent la chose à la lettre.

Cette indulgence ragailardit le bon homme, qui leur était bien respectueusement dévoué, & qui avait le cœur bon, quoiqu'il se permit de rire quelquefois aux dépens des méchants & des orgueilleux. Il prit la liberté de faire une Epitre dédicatoire à ses deux Patrons en grand style, qui endormit toute la Cour & toutes les Académies de Babilone, & que je n'ai jamais pu retrouver dans les Annales de la Perse.



P R E F A C E.

ON fait assez que chez des Nations polies & ingénieuses, dans de grandes Villes comme Paris & Londres, il faut absolument des Spectacles Dramatiques: on a peu besoin d'Elégies, d'Odes, d'Eglogues; mais les Spectacles étant devenus nécessaires, toute Tragédie, quoique médiocre, porte son excuse avec elle, parcequ'on en peut donner quelques représentations au Public, qui se délasse par des nouveautés passageres, chefs-d'œuvres immortels dont il est rassasié.

La Piece qu'on présente ici aux Amateurs, peut du moins avoir un caractère de nouveauté, en ce qu'elle peint des mœurs qu'on n'avait point encore exposées sur le Théâtre tragique. Brumoy s'imaginait, comme on l'a déjà remarqué ailleurs, qu'on ne pouvait traiter que des sujets historiques. Il cherchait les raisons pour lesquelles les sujets d'invention n'avaient point réussi; mais la véritable raison est que les Pieces de Scudéri & de Bois-Robert, qui sont dans ce goût, manquent en effet d'invention, & ne sont que des fables insipides, sans mœurs & sans caracteres. Brumoy ne pouvait deviner le génie.

Ce n'est pas assez, nous l'avouons, d'inventer un sujet dans lequel, sous des noms nouveaux, on traite des passions usées & des événements communs: *Omnia jam vulgata*. Il est vrai que les Spectateurs s'intéressent toujours pour une Amante abandonnée, pour une

Mère dont on immole le Fils, pour un Héros aimable en danger, pour une grande passion malheureuse; mais s'il n'est rien de neuf dans ces peintures, les Auteurs alors ont le malheur de n'être regardés que comme des Imitateurs. La place de Campistron est triste; le Lecteur dit: Je connaissais tout cela, & je l'avais vu bien mieux exprimé.

Pour donner au Public un peu de ce neuf qu'il demande toujours, & que bientôt il fera impossible de trouver, un Amateur du Théâtre a été forcé de mettre sur la Scene l'ancienne Chevalerie, le contraste des Mahométans & des Chrétiens, celui des Américains & des Espagnols, celui des Chinois & des Tartares. Il a été forcé de joindre à des passions si souvent traitées, des mœurs que nous ne connaissions pas sur la Scene.

On hazarde aujourd'hui le tableau contrasté des anciens Scythes & des anciens Persans, qui, peut-être, est la peinture de quelques Nations modernes. C'est une entreprise un peu téméraire d'introduire des Pasteurs, des Laboureurs avec des Princes, & de mêler les mœurs champêtres avec celles des Cours.

Mais enfin cette invention théâtrale (heureuse ou non) est puisée entièrement dans la Nature. On peut même rendre héroïque cette nature si simple; on peut faire parler des Pâtres guerriers & libres, avec une fierté qui s'éleve au-dessus de la bassesse que nous attribuons très injustement à leur état, pourvu que cette fierté ne soit jamais boursoufflée; car qui doit l'être?

Le boursoufflé, l'empoulé ne convient pas même à César. Toute grandeur doit être simple.

C'est ici en quelque sorte l'état de nature, mis en opposition avec l'état de l'homme artificiel, tel qu'il est dans les grandes Villes. On peut enfin étaler, dans des cabanes, des sentiments aussi touchants que dans des palais.

On avait souvent traité en burlesque cette opposition si frappante, des Citoyens des grandes villes avec les Habitants des campagnes, tant le burlesque est aisé, tant les choses se présentent en ridicule à certaines Nations.

On trouve beaucoup de Peintres qui réussissent dans le grotesque, & peu dans le grand. Un homme de beaucoup d'esprit, & qui a un nom dans la littérature, s'étant fait expliquer le sujet d'Alzire, qui n'avait pas encore été représentée, dit à celui qui lui exposait ce plan: *J'entends, c'est Arlequin Sauvage.*

Il est certain qu'Alzire n'aurait pas réussi, si l'effet théâtral n'avait convaincu les Spectateurs que ces sujets peuvent être aussi propres à la Tragédie, que les aventures des Héros les plus connus & les plus imposants.

La Tragédie des Scythes est un plan beaucoup plus hazardé. Qui voit-on paraître d'abord sur la Scene? Deux Vieillards auprès de leurs cabanes, des Bergers, des Laboureurs. De qui parle-t-on? D'une fille qui prend soin de la vieillesse de son père, & qui fait le service le plus pénible. Qui épouse-t-elle? Un Pâtre, qui n'est jamais sorti des champs paternels. Les deux

Vieillards s'asseient sur un banc de Jazon. Mais que des Acteurs habiles pourraient faire valoir cette simplicité!

Ceux qui se connaissent en déclamation & en expression de la Nature, sentiront sur-tout quel effet pourraient faire deux Vieillards dont l'un tremble pour son Fils, & l'autre pour son gendre, dans le temps que le jeune Pasteur est aux prises avec la mort; un Pere affaibli par l'âge & par la crainte, qui chancelle, qui tombe sur un siege de mousse, qui se releve avec peine, qui crie d'une voix entrecoupée qu'on coure aux armes, qu'on vole au secours de son Fils; un ami éperdu qui partage ses douleurs & sa faiblesse, qui l'aide d'une main tremblante à se relever: ce même Pere qui, dans ces moments de saisissement & d'angoisse, apprend que son Fils est tué, & qui, le moment d'après, apprend que son Fils est vengé: ce sont là, si je ne me trompe, de ces peintures vivantes & animées qu'on ne connaissait pas autrefois, & dont M. le Kain a donné des leçons terribles qu'on doit imiter désormais.

C'est là le véritable art de l'Acteur. On ne savait guères auparavant que réciter proprement des Couplets, comme nos Maîtres de Musique apprenaient à chanter proprement. Qui aurait osé avant Mademoiselle Clairon jouer dans Oreste la Scene de l'Urne comme elle l'a jouée? qui aurait imaginé de peindre ainsi la Nature, de tomber évanouie tenant l'Urne, d'une main, en laissant l'autre descendre immobile &

sans vie? qui aurait osé, comme M. le Kain, sortir les bras enfanglantés du tombeau de Ninus, tandis que l'admirable Actrice qui représentait Sémiramis, se traînait mourante sur les marches du tombeau même? Voilà ce que les Petits-Maîtres & les petites Maîtresses appellerent d'abord *des postures*, & ce que les Connaisseurs étonnés de la perfection inattendue de l'Art ont appelé des tableaux de Michel Ange. C'est là en effet la véritable action théâtrale. Le reste était une conversation, quelquefois passionnée.

C'est dans ce grand art de parler aux yeux, qu'excellente le plus grand Acteur qu'ait jamais eu l'Angleterre, M. Garrick, qui a effrayé & attendri parmi nous ceux-mêmes qui ne savaient pas sa langue.

Cette magie a été fortement recommandée il y a quelques années par un Philosophe, qui, à l'exemple d'Aristote, a su joindre aux Sciences abstraites, l'éloquence, la connaissance du cœur humain, & l'intelligence du théâtre. Il a été en tout de l'avis de l'Auteur de Sémiramis, qui a toujours voulu qu'on animât la Scène par un plus grand appareil, par plus de pittoresque, par des mouvements plus passionnés qu'elle ne semblait en comporter auparavant. Ce Philosophe sensible a même proposé des choses que l'Auteur de Sémiramis, d'Oreste & de Tancrede, n'oserait jamais hasarder. C'est bien assez qu'il ait fait entendre les cris & les paroles de Clitemnestre qu'on égorge derrière la Scène: paroles qu'une Actrice doit prononcer d'une voix aussi terrible que douloureuse, sans quoi tout est

manqué. Ces paroles faisaient dans Athenes un effet prodigieux ; tout le monde frémissait, quand il entendait, *o teknon ! teknon ! Oikteiré ten tékousan*. Ce n'est que par degrés qu'on peut accoutumer notre Théâtre à ce grand pathétique.

Mais il est des objets que l'art judicieux  
Doit offrir à l'oreille, & reculer des yeux.

Souvenons-nous toujours qu'il ne faut pas pousser le terrible jusqu'à l'horrible. On peut effrayer la Nature, mais non pas la révolter & la dégoûter.

Gardons-nous sur-tout de chercher dans un grand appareil, & dans un vain jeu de Théâtre, un supplément à l'intérêt & à l'éloquence. Il vaut cent fois mieux, sans doute, savoir faire parler ses Acteurs, que de se borner à les faire agir. Nous ne pouvons trop répéter que quatre beaux Vers de sentiment valent mieux que quarante belles attitudes. Malheur à qui croirait plaire par des pantomimes, avec des solécismes ou avec des vers froids & durs, pires que toutes les fautes contre la langue. Il n'est rien de beau en aucun genre que ce qui soutient l'examen attentif de l'homme de goût.

L'appareil, l'action, le pittoresque font un grand effet sans doute : mais ne mettons jamais le bizarre & le gigantesque à la place de la nature, & le forcé à la place du simple ; que le Décorateur ne l'emporte point sur l'Auteur : car alors au lieu de Tragédies, on aurait la rareté, la curiosité.

La Pièce qu'on foumet ici aux lumières des Connaisseurs est simple, mais très difficile à bien jouer ; on ne la donne point au Théâtre, parce qu'on ne la croit point assez bonne. D'ailleurs presque tous les rôles étant principaux, il faudrait un concert, & un jeu de théâtre parfait, pour faire supporter la pièce à la représentation. Il y a plusieurs tragédies dans ce cas, telles que Brutus, Rome sauvée, la Mort de César, qu'il est impossible de bien jouer dans l'état de médiocrité où on laisse tomber le théâtre, faute d'avoir des écoles de déclamation, comme il y en eut chez les Grecs, & chez les Romains leurs imitateurs.

Le concert unanime des Acteurs est très rare dans la tragédie. Ceux qui sont chargés des seconds rôles ne prennent jamais de part à l'action, ils craignent de contribuer à former un grand tableau, ils redoutent le parterre trop enclin à donner du ridicule à tout ce qui n'est pas d'usage. Très peu savent distinguer le familier du naturel. D'ailleurs, la misérable habitude de débiter des vers comme de la prose, de méconnaître le rythme & l'harmonie, a presque anéanti l'art de la déclamation.

L'Auteur n'osant donc pas donner *les Scythes* au théâtre, ne présente cet ouvrage que comme une très-faible esquisse, que quelqu'un des jeunes gens qui s'élevont aujourd'hui pourra finir un jour.

On verra alors que tous les états de la vie humaine peuvent être représentés sur la Scène tragique, en observant toujours toutefois les bienséances sans les-

quelles il n'y a point de vraies beautés chez les Nations policées, & sur-tout aux yeux des Cours éclairées.

Enfin, l'Auteur des *Scythes* s'est occupé pendant quarante ans du soin d'étendre la carrière de l'art. S'il n'y a pas réuili; il aura du moins dans sa vieillesse la consolation de voir son objet rempli par de jeunes gens qui marcheront d'un pas plus ferme que lui dans une route qu'il ne peut plus parcourir.

NB. Les tirets — qu'on trouvera dans les vers, indiquent les pauses, les silences, les tons ou radoucis, ou élevés, ou douloureux, que l'Acteur doit employer, en cas que cette faible tragédie soit jamais représentée.



LES  
SCYTHES,  
TRAGÉDIE.

---

P E R S O N N A G E S.

HERMODAN, Pere d'Indatire, habitant d'un Canton Scythe.

INDATIRE.

ATHAMARE, Prince d'Ecbatane.

SOZAME, ancien Général Persan, retiré en Scythie.

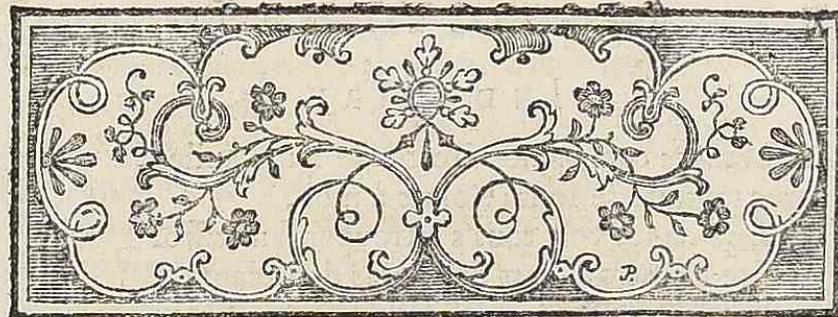
OBÉÏDE, Fille de Sozame.

SULMA, Compagne d'Obéïde.

HIRCAN, Officier d'Arhamare.

SCYTHES & PERSANS.

LES



LES SCYTHES,  
TRAGÉDIE.

---

ACTE PREMIER.

---

SCENE PREMIERE.

( Le théâtre représente un bocage & un berceau, avec un banc de gazon : on voit, dans le lointain, des campagnes & des cabannes. )

HERMODAN, INDATIRE, & deux Scythes couverts de peaux de tigres ou de lions.

HERMODAN.

**I**ndatire, mon fils, quelle est donc cette audace ?  
Qui sont ces étrangers ? quelle insolente race  
A franchi les sommets des rochers d'Immaïs ?  
Apportent-ils la guerre aux rives de l'Oxus ?  
Que viennent-ils chercher dans nos forêts tranquilles ?

A

## LES SCYTHES,

INDATIRE.

Mes braves compagnons sortis de leurs aziles,  
Avec rapidité se sont rejoints à moi,  
Ainsi qu'on les voit tous s'attrouper sans effroi  
Contre les fiers assauts des tigres d'Hircanie.  
Notre troupe assemblée est faible, mais unie,  
Instruite à défier le péril & la mort.

Elle marche aux Persans, elle avance; & d'abord,  
*un coup d'oeil. Superbe à nos yeux,*  
Un jeune homme entouré d'une pompe éclatante;  
L'or & les diamants brillent sur ses habits,  
Son turban disparaît sous les feux des rubis;  
Il voudrait, nous dit-il, parler à notre maître.  
Nous le saluons tous, en lui faisant connaître  
Que ce titre de maître aux Persans si sacré  
Dans l'antique Scythie est un titre ignoré.

*Nous sommes tous égaux sur ces rives si chères,  
Sans rois & sans sujets, tous libres & tous frères.  
Que veux-tu dans ces lieux? viens-tu pour nous traiter  
En hommes, en amis, ou pour nous insulter?*

Alors il me répond, d'une voix douce & fière;  
Que des états persans visitant la frontière,  
Il veut voir à loisir ce peuple si vanté  
Pour ses antiques mœurs & pour sa liberté.  
Nous avons avec joie entendu ce langage.  
Mais j'observais pourtant je ne fais quel nuage,  
L'empreinte des ennuis ou d'un dessein profond,  
Et les sombres chagrins répandus sur son front.  
Nous offrons cependant à sa troupe brillante,  
Des hôtes de nos bois la dépouille sanglante,  
Nos utiles toisons, tout ce qu'en nos climats  
La nature indulgente a semé sous nos pas,

## ACTE PREMIER.

3

Mais sur-tout des carquois, des flèches, des armures,  
Ornements des guerriers & nos seules parures.  
Ils présentent alors, à nos regards surpris,  
Des chefs-d'œuvre d'orgueil sans mesure & sans prix,  
Instruments de mollesse, où sous l'or & la soie  
Des inutiles arts tout l'effort se déploie.  
Nous avons rejeté ces présens corrupteurs,  
Trop étrangers pour nous, trop peu faits pour nos mœurs,  
Superbes ennemis de la simple nature:  
L'appareil des grandeurs au pauvre est une injure;  
Et recevant enfin des dons moins dangereux,  
Dans notre pauvreté nous sommes plus grands qu'eux.  
Nous leur donnons le droit de poursuivre en nos plaines,  
Sur nos lacs, en nos bois, au bord de nos fontaines,  
Les habitans des airs, de la terre & des eaux.  
Contens de notre accueil, ils nous traitent d'égaux.  
Enfin, nous nous jurons une amitié sincère.  
Ce jour, n'en doutez point, nous est un jour prospère.  
Ils pourront voir nos jeux & nos solemnités,  
Les charmes d'Obéide & mes félicités.

HERMODAN.

Ainsi donc, mon cher fils, jusqu'en notre contrée;  
La Perse est triomphante; Obéide adorée,  
Par un charme invincible a subjugué tes sens!  
Cet objet, tu le fais, naquit chez les Persans.

INDATIRE.

On le dit; mais qu'importe où le ciel la fit naître!

HERMODAN.

Son père jusqu'ici ne s'est point fait connaître;  
Depuis quatre ans entiers qu'il goûte dans ces lieux  
La liberté, la paix que nous donnent les Dieux,  
Malgré notre amitié, j'ignore quel orage

A ij

4 LES SCYTHES,

Transplanta sa famille en ce désert sauvage.  
 Mais dans ses entretiens j'ai souvent démêlé  
 Que d'une cour ingrate il était exilé.  
 Il est persécuté : la vertu malheureuse  
 Devient plus respectable, & m'est plus précieuse.  
 Je vois avec plaisir que du sein des honneurs,  
 Il s'est soumis sans peine à nos loix, à nos mœurs,  
 Quoiqu'il soit dans un âge où l'ame la plus pure  
 Peut rarement changer le pli de la nature.

INDATIRE.

Son adorable fille est encor au dessus.  
 De son sexe & du nôtre elle unit les vertus.  
*ageuse et modeste*  
~~le monde vous a vu~~ elle est belle, & l'ignore.  
 Sans doute elle est d'un rang que chez elle on honore.  
*dans ses discours*  
~~discours admirable en~~ son ame est noble au moins ; car elle est sans orgueil.  
 Sans avilissement à tout elle s'abaisse ;  
 D'un père infortuné soulage la vieillesse,  
 Le console, le sert, & craint d'appercevoir  
 Qu'elle va quelquefois par-delà son devoir.  
 On la voit supporter la fatigue obstinée  
 Pour laquelle on sent trop qu'elle n'était point née.  
 Elle brille sur-tout dans nos champêtres jeux,  
 Nobles amusemens d'un peuple belliqueux.  
 Elle est de nos beautés l'amour & le modele ;  
 Le ciel la récompense en la rendant plus belle.

HERMODAN.

Oui, je la crois, mon fils, digne de tant d'amour.  
 Mais, d'où vient que son père admis dans ce séjour,  
 Plus formé qu'elle encor aux usages des Scythes,  
 Adorateur des loix que nos mœurs ont prescrites,  
 Notre ami, notre frère en nos cœurs adopté,  
 Jamais de son destin n'a rien manifesté !  
 Sur son rang, sur les siens pourquoi se taire encore ?

ACTE PREMIER. 5

Rougit-on de parler de ce qui nous honore ?  
 Et puis-je abandonner ton cœur trop prévenu  
 Au sang d'un étranger qui craint d'être connu ?

INDATIRE.

Quel qu'il soit, il est libre, il est juste, intrépide,  
 Il m'aime, il est enfin le père d'Obéïde.

HERMODAN.

Que je lui parle au moins.

SCENE II.

HERMODAN, INDATIRE, SOZAME.

INDATIRE.

O vieillard généreux !  
 O cher concitoyen de nos pères heureux !  
 Les Persans en ce jour venus dans la Scythie,  
 Seront donc les témoins du saint nœud qui nous lie !  
 Je tiendrai de tes mains un don plus précieux  
 Que le trône où Cyrus se crut égal aux Dieux.  
 J'en atteste les miens, & le jour qui m'éclaire,  
 Mon cœur se donne à toi, comme il est à mon père ;  
 Je te fers comme lui. Quoi, tu verses des pleurs !

SOZAME.

J'en verse de tendresse ; & si dans mes malheurs  
 Cette heureuse alliance, où mon bonheur se fonde,  
 Guérit d'un cœur flétri la blessure profonde,  
 La cicatrice en reste ; & les biens les plus chers  
 Rappellent quelquefois les maux qu'on a soufferts.

## I N D A T I R E.

J'ignore tes chagrins, ta vertu m'est connue ;  
 Qui peut donc t'affliger ? ma candeur ingénue  
 Mérite que ton cœur au mien daigne s'ouvrir.

H E R M O D A N.

A la tendre amitié tu peux tout découvrir,  
 Tu le dois.

S O Z A M E.

O mon fils ! ô mon cher Indatire !  
 Ma fille est, je le fais, soumise à mon empire ;  
 Elle est l'unique bien que les Dieux m'ont laissé.  
 J'ai voulu cet himen, je l'ai déjà pressé ;  
 Je ne la gêne point sous la loi paternelle ;  
 Son choix ou son refus, tout doit dépendre d'elle.  
 Que ton père aujourd'hui pour former ce lien,  
 Traite son digne sang comme je fais le mien ;  
 Et que la liberté de ta sage contrée  
 Préside à l'union que j'ai tant désirée.  
 Avec ce digne ami laisse-moi m'expliquer :  
 Va, ma bouche jamais ne pourra révoquer  
 L'arrêt qu'en ta faveur aura porté ma fille.  
 Va, cher & noble espoir de ma triste famille ;  
 Mon fils, obtien ses vœux ; je te réponds des miens.

I N D A T I R E.

J'embrasse tes genoux, & je revole aux siens.



## S C E N E I I I.

H E R M O D A N, S O Z A M E.

S O Z A M E.

A mi, reposons-nous sur ce siege sauvage,  
 Sous ce dais qu'ont formé la mousse & le feuillage ;  
 La nature nous l'offre ; & je hais dès long-tems  
 Ceux que l'art a tissés dans les palais des grands.

H E R M O D A N.

Tu fus donc grand en Perse ?

S O Z A M E.

Il est vrai.

H E R M O D A N.

Ton silence

M'a privé trop long-tems de cette confiance.  
 Je ne hais point les grands. J'en ai vu quelquefois  
 Qu'un desir curieux attira dans nos bois :  
 J'aimai de ces Perfans les mœurs nobles & fières.  
 Je fais que les humains sont nés égaux & frères ;  
 Mais je n'ignore pas que l'on doit respecter  
 Ceux qu'en exemple au peuple un roi veut présenter ;  
 Et la simplicité de notre république  
 N'est point une leçon pour l'état monarchique.  
 Craignais-tu qu'un ami te fût moins attaché ?  
 Croi-moi, tu t'abusais.

S O Z A M E.

Si je t'ai tant caché

A iv

## LES SCYTHES,

Mes honneurs, mes chagrins, ma chute, ma misère,  
La source de mes maux; pardonne au cœur d'un père.  
J'ai tout perdu; ma fille est ici sans appui;  
Et j'ai craint que le crime, & la honte d'autrui  
Ne réjaillît sur elle & ne flétrît sa gloire.  
Appren d'elle & de moi la malheureuse histoire.

HERMODAN. (*Ils s'assoyent tous deux.*)

Sèche tes pleurs, & parle.

S O Z A M E.

Appren que sous Cyrus  
Je portai la terreur aux peuples éperdus.  
Ivre de cette gloire, à qui l'on sacrifie,  
C'est moi de qui la main subjuga l'Ircanie,  
Pays libre autrefois.

HERMODAN.

Il est bien malheureux;  
Il fut libre.

S O Z A M E.

*ah! crois-moi, tous ces exploits affreux  
ce grand art d'opprimer trop indigne du brave  
d'être esclave d'un Roi pour faire un peuple esclave  
de ramper par fierté pour se faire obéir  
m'ont regardé*

Enfin, Cyrus sur moi répandant ses largesses,  
M'orna de dignités, me combla de richesses.  
A ses conseils secrets je fus associé.  
Mon protecteur mourut; & je fus oublié.  
J'abandonnai Cambyse, illustre téméraire,  
Indigne successeur de son auguste père.  
Ecbatane, du Mède autrefois le séjour,  
Cacha mes cheveux blancs à sa nouvelle cour.

## ACTE PREMIER.

Mais son frere Smerdis gouvernant la Médie,  
Smerdis de la vertu persécuteur impie,  
De mes jours honorés empoisonna la fin.  
Un enfant de sa sœur, un jeune homme sans frein;  
Généreux, il est vrai, vaillant, peut-être aimable,  
Mais dans ses passions caractère indomptable,  
Méprisant son épouse en possédant son cœur,  
Pour la jeune Obéide épris avec fureur,  
Prétendit m'arracher, en maître despotique,  
Ce soutien de mon âge & mon espoir unique.  
Athamare est son nom; sa criminelle ardeur  
M'entraînait au tombeau couvert de deshonneur.

HERMODAN.

As-tu par son trépas repoussé cet outrage?

S O Z A M E.

J'osai l'en menacer. Ma fille eut le courage  
De me forcer à fuir les transports violens  
D'un esprit indomptable en ses emportemens.  
De sa mère, en ce tems, les Dieux l'avaient privée.  
Par moi seul à ce Prince elle fut enlevée.  
Les dignes courtisans de l'infâme Smerdis,  
Monstres, par ma retraite à parler enhardis,  
Employèrent bientôt leurs armes ordinaires,  
Le grand art de tromper en paraissant sincères;  
Ils feignaient de me plaindre en osant m'accuser,  
Et me cachaient la main qui savait m'écraser.  
C'est un crime en Médie, ainsi qu'à Babilone,  
D'oser parler en homme à l'héritier du trône....

HERMODAN.

O de la servitude effets avilissans!  
Quoi! la plainte est un crime à la cour des Persans!

S O Z A M E.

Le premier de l'Etat, quand il a pu déplaire,  
S'il est persécuté, doit souffrir & se taire.

H E R M O D A N.

Comment recherches-tu cette basse grandeur ?

S O Z A M E. (*Les deux vieillards se levent.*)

Ce souvenir honteux souleve encor mon cœur.  
Ami, tout ce que peut l'adroite calomnie,  
Pour m'arracher l'honneur, la fortune & la vie,  
Tout fut tenté par eux, & tout leur réussit.  
Smerdis proscrit ma tête; on partage, on ravit  
Mes emplois & mes biens le prix de mon service.  
Ma fille en fait sans peine un noble sacrifice,  
Ne voit plus que son père, & subissant son sort  
Accompagne ma fuite & s'expose à la mort.  
Nous partons, ~~pour marcher de monta que en abine~~  
Du Taurus escarpé nous franchissons la cime.  
Bientôt dans vos forets, grace au ciel, parvenu,  
J'y trouvai le repos qui m'était inconnu.  
J'y voudrais être né. Tout mon regret, mon frère,  
Est d'avoir parcouru ma fatale carrière  
Dans les camps, dans les cours, à la suite des Rois,  
Loin des seuls citoyens gouvernés par les loix.  
Mais je sens que ma fille aux déserts enterrée,  
Du faste des grandeurs autrefois entourée,  
Dans le secret du cœur pourrait entretenir  
De ses honneurs passés l'importun souvenir.  
J'ai peur que la raison, l'amitié filiale  
Combattent faiblement l'illusion fatale  
Dont le charme trompeur a fasciné toujours  
Des yeux accoutumés à la pompe des cours.  
Voilà ce qui tantôt rappelant mes allarmes,  
A rouvert un moment la source de mes larmes.

H E R M O D A N.

Que peux-tu craindre ici ? qu'a-t-elle à regretter ?  
Nous valons pour le moins ce qu'elle a dû quitter ;  
Elle est libre avec nous, applaudie, honorée ;  
Jamais de tristes soins sa paix n'est altérée.  
La franchise qui règne en ~~notre~~ <sup>notre</sup> heureux *Sejour*  
Fait mépriser ~~les fers et l'orgueil de ta cour~~  
S O Z A M E.

Je mourrais trop content si ma chère Obéide  
Haïssait comme moi cette cour si perfide.  
Mais j'exige de toi que ta tendre amitié  
Me garde le secret que je t'ai confié.  
Ne révèle jamais mes grandeurs éclipsées,  
Ni mes soupçons présents, ni mes douleurs passées ;  
Cache-les à ton fils ; & que de ses amours  
Mes chagrins inquiets n'altèrent point le cours.

H E R M O D A N.

Va, je te le promets ; mais appren qu'on devine  
Dans ces rustiques lieux ton illustre origine.  
Tu n'en es pas moins cher à nos simples esprits.  
Je tairai tout le reste & surtout à mon fils ;  
Il s'en allarmerait.

## S C E N E I V.

HERMODAN, SOZAME, INDATIRE.

I N D A T I R E.

Obéide se donne ;  
Obéide est à moi, si ta bonté l'ordonne ;

LES SCYTHES,

Si mon père y fouscrit.

SOZAME.

Nous l'approuvons tous deux.  
Notre bonheur, mon fils, est de te voir heureux.  
Cher ami, ce grand jour renouvelle ma vie,  
Il me fait Citoyen de ta noble patrie.

SCENE V.

SOZAME, HERMODAN, INDATIRE,  
UN SCYTHE.

LE SCYTHE.

Respectables vieillards, sachez que nos hameaux  
Seront bientôt remplis de nos hôtes nouveaux.  
Leur chef est empressé de voir dans la Scythie  
Un guerrier qu'il connut aux champs de la Médie.  
Il nous demande à tous en quels lieux est caché  
Ce vieillard malheureux qu'il a longtemps cherché.

HERMODAN (à Sozame.)

O ciel ! jusqu'en mes bras il viendrait te poursuivre !

INDATIRE.

Lui poursuivre Sozame ! il cesserait de vivre.

LE SCYTHE.

Ce généreux Persan ne vient point défier  
Un peuple de pasteurs innocent & guerrier.  
Il paraît accablé d'une douleur profonde.  
Peut-être est-ce un banni qui se dérobe au monde,

ACTE PREMIER.

15

Un illustre exilé, qui dans nos régions  
Fuit une cour féconde en révolutions.  
Nos pères en ont vû, qui loin de ces naufrages,  
Rassasiés de trouble, & fatigués d'orages,  
Préféraient de nos mœurs la grossière âpreté  
Aux attentats commis avec urbanité.  
Celui-ci paraît fier, mais sensible, mais tendre ;  
Il veut cacher les pleurs que je l'ai vû répandre.

HERMODAN (à Sozame.)

Ces pleurs me sont suspects, ainsi que ses présens.  
Pardonne à mes soupçons, mais je crains les Persans.  
Ces esclaves brillans veulent au moins séduire.  
Peut-être c'est à toi qu'on cherche encor à nuire.  
Peut-être ton tyran, par ta fuite trompé,  
Demande ici ton sang à sa rage échappé.  
D'un Prince quelquefois le malheureux Ministre  
Pleure en obéissant à son ordre sinistre.

SOZAME.

Oubliant tous les Rois dans ces heureux climats,  
Je suis oublié d'eux, & je ne les crains pas.

INDATIRE (à <sup>Sozame</sup> ~~Hermodan~~)

Nous mourrions à tes pieds, avant qu'un téméraire  
Pût manquer seulement de respect à mon père.

LE SCYTHE.

S'il vient pour te trahir, va, nous l'en punirons.  
Si c'est un exilé, nous le protégerons.

INDATIRE.

Ouvrons en paix nos cœurs à la pure allégresse.  
Que nous fait d'un Persan la joie ou la tristesse ?

## 14 LES SCYTHES,

Et qui peut chez le Scythe envoyer la terreur ?  
Ce mot honteux de crainte a révolté mon cœur.  
Mon père, mes amis, daignez de vos mains pures  
Préparer cet autel redouté des parjures,  
Ces festons, ces flambeaux, ces gages de ma foi.

( à Sozame. )

Viens offrir cette main, qui combattra pour toi,  
Cette main trop heureuse à ta fille promise,  
Terrible aux ennemis, à toi toujours soumise,



## ACTE SECOND. 15

## ACTE II.

## SCENE PREMIERE.

OBEIDE, SULMA.

SULMA.

Vous y résolvez-vous ?

OBEÏDE.

Oui, j'aurai le courage  
D'enfouir mes jours en ce desert sauvage.  
On ne me verra point, lassé d'un long effort,  
D'un père inébranlable attendre ici la mort,  
Pour aller dans les murs de l'ingrate Ecbatane  
Essayer d'adoucir la loi qui le condamne,  
Pour aller recueillir des débris dispersés  
Que tant d'avidés mains ont en foule amassés.  
Quand sa fuite en ces lieux fut par lui méditée,  
Ma jeunesse peut-être en fut épouvantée,  
Mais j'eus honte bientôt de ce secret retour,  
Qui rappelait mon cœur à mon premier séjour.  
J'ai sans doute à ce cœur fait trop de violence  
Pour démentir jamais tant de persévérance.  
Je me suis fait enfin dans ces grossiers climats  
Un esprit & des mœurs que je n'espérais pas.  
Ce n'est plus Obéide à la cour adorée,  
D'esclaves couronnées à toute heure entourée ;  
Tous ces grands de la Perse à ma porte rempans  
Ne viennent plus flatter l'orgueil de mes beaux ans,  
D'un peuple industrieux les talens mercenaires

De mon goût dédaigneux ne sont plus tributaires ;  
 J'ai pris un nouvel être ; & s'il m'en a coûté  
 Pour subir le travail avec la pauvreté,  
 La gloire de me vaincre & d'imiter mon père,  
 En m'en donnant la force est mon noble salaire.

S U L M A.

Votre rare vertu passe votre malheur ;  
 Dans votre abaissement je vois votre grandeur.  
 Je vous admire en tout ; mais le cœur est-il maître  
 De n'aimer pas les lieux où le ciel nous fit naître ?  
 La nature a ses droits ; ses bienfaites mains  
 Ont mis ce sentiment dans les faibles humains.  
 On souffre en sa patrie ; elle peut nous déplaire ;  
 Mais quand on l'a perdue , alors elle est bien chère.

O B É I D E.

*le ciel m'en donne une autre et je la dois chérir,  
 la supporter d'un cœur, y languir y mourir  
 telle est ma destinée. — Hélas ! t'as suivi  
 Tu quittas tout pour moi, tu consoles ma vie  
 mais je serais barbare en t'osant proposer  
 de porter ce fardeau qui commence à peser*

Dans les lâches parents qui m'ont abandonnée  
 Tu trouveras peut-être une ame assez bien née,  
 Compatissante assez pour acquitter vers toi  
 Ce que le sort m'enlève, & ce que je te doi.  
 D'une pitié bien juste elle sera frappée,  
 En voyant de mes pleurs une lettre trempée.  
 Pars, ma chère Sulma ; revoi, si tu le veux,  
 La superbe Echarane & ses peuples heureux.  
 Laisse dans ces déserts ta fidèle Obéïde.

S U L M A.

Ah ! que la mort plutôt frappe cette perfide,

Si

Si jamais je conçois le criminel dessein  
 De chercher loin de vous un bonheur incertain !  
 J'ai vécu pour vous seule ; & votre destinée  
 Jusques à mon tombeau tient la mienne enchaînée.  
 Mais je vous l'avouerai, ce n'est pas sans horreur  
 Que je vois tant d'apas, de gloire, de grandeur,  
 D'un soldat de Scythie être ici le partage.

O B É I D E.

Après mon infortune, après l'indigne outrage  
 Qu'à fait à ma famille, à mon âge, à mon nom,  
 De l'immortel Cyrus un fatal rejetton ;

*de la cour à jamais lors que tout me separe  
 quand j'edois tant haïr ce funeste athamare  
 sans état, sans patrie, inconnu en ces lieux.*

Tous les humains, Sulma, sont égaux à mes yeux ;  
 Tout m'est indifférent !

S U L M A.

Ah ! contrainte inutile !  
 Est-ce avec des sanglots qu'on montre un cœur tranquile ?

O B É I D E.

Hélas ! veux-tu m'ôter, en croyant m'éblouir,

*au malheureux repos dont je cherche à jouir !*

*le fils de son ami doit être préféré.*

S U L M A.

Votre choix est donc fait !

O B É I D E.

Tu vois l'autel sacré (\*)

(\*) De jeunes filles dressent un autel au fond du théâtre.

*au parti que je prend je me suis condamnée !  
 va, si j'aime en secret les lieux où je suis née,  
 mon cœur doit s'en punir ; il se doit imposer  
 un frein qui le retienne et qu'il n'ose briser,  
 n'en demande pas plus — mais père veut un gendre,*

Que préparent déjà mes compagnes heureuses,  
Ignorant de l'himen les chaînes dangereuses,  
Tranquilles, sans regrets, sans cruel souvenir.

SULMA.

D'où vient qu'à cet aspect vous paraissez frémir?

## SCENE II.

OBÉIDE, SULMA, INDATIRE.

INDATIRE.

Cet autel me rappelle à ces forêts si chères;  
Tu conduis tous mes pas, je devance nos pères.  
Je veux lire en tes yeux, entendre de ta voix,  
Que ton heureux époux est nommé par ton choix:  
L'himen est parmi nous le nœud que la nature  
Forme entre deux amants de sa main libre & pure.  
Chez les Persans, dit-on, l'intérêt odieux,  
Les folles vanités, l'orgueil ambitieux,  
De cent bizarres loix la contrainte importune,  
Soumettent tristement l'amour à la fortune.  
Ici le cœur fait tout, ici l'on vit pour soi:  
D'un mercenaire himen on ignore la loi,  
On fait la destinée. Une fille guerrière  
De son guerrier chéri court la noble carrière,  
Elle aime à partager ses travaux & son sort,  
L'accompagne aux combats, & fait venger sa mort.  
Préferes-tu nos mœurs aux mœurs de ton empire?  
La sincère Obéide aime-t-elle Indatire?

OBÉIDE.

Je connais tes vertus, j'estime ta valeur;

Et de ton cœur ouvert la naïve candeur;  
Je te l'ai déjà dit, je l'ai dit à mon père;  
Et son choix & le mien doivent te satisfaire.

INDATIRE.

Non, tu sembles parler un langage étranger;  
Et même en m'approuvant, tu viens de m'affliger.  
Dans les murs d'Écbatane est-ce ainsi qu'on s'explique?  
Obéide, est-il vrai qu'un astre tyrannique  
Dans cette ville immense a pû te mettre au jour?  
Est-il vrai que tes yeux brillèrent à la cour,  
Et que l'on t'éleva dans ce riche esclavage  
Dont à peine en ces lieux nous concevons l'image?  
Di-moi, chère Obéide, aurais-je le malheur  
Que le ciel t'eût fait naître au sein de la grandeur?

OBÉIDE.

Ce n'est point ton malheur, c'est le mien. — Ma mémoire  
Ne me retrace plus cette trompeuse gloire.  
Je l'oublie à jamais.

INDATIRE.

Plus ton cœur adoré  
En perd le souvenir, plus je m'en souviendrai.  
Vois-tu d'un œil content cet appareil rustique,  
Le monument heureux de notre culte antique,  
Où nos pères bientôt recevront les serments  
Dont nos cœurs & nos Dieux sont les sacrés garants?  
Obéide, il n'a rien de la pompe inutile  
Qui fatigue les Dieux dans ta superbe ville.  
Il n'a pour ornement que des tissus de fleurs,  
Présents de la nature, images de nos cœurs.

OBÉIDE.

Va, je crois que des cieux le grand & juste maître  
B ij

Préfère ce saint culte, & cet autel champêtre,  
A nos temples fameux que l'orgueil a bâtis.  
Les Dieux qu'on y fait d'or y font bien mal servis.

I N D A T I R E.

Sais-tu que ces Persans venus sur ces rivages  
Veulent voir notre fête & nos rians bocages?  
Par la main des vertus ils nous verront unis.

O B E I D E.

Les Persans! — que dis-tu! — les Persans!

I N D A T I R E.

Quelle pâleur, ô ciel! sur ton front répandue!  
Des esclaves d'un roi peux-tu craindre la vue?

Tu frémis.

O B E I D E.

Ah! ma chère Sulma!

S U L M A.

Votre père & le sien  
Viennent former ici votre éternel lien!

I N D A T I R E.

Nos parents, nos amis, tes compagnes fidelles,  
Viennent tous consacrer nos fêtes solennelles.

O B E I D E (à Sulma.)

Allons, — je l'ai voulu.



## S C E N E I I I.

OBEIDE, SULMA, INDATIRE,  
SOZAME, HERMODAN. *Des filles  
couronnées de fleurs, & des Scythes sans armes  
font un demi-cercle autour de l'autel.*

H E R M O D A N.

Voici l'autel sacré,  
L'autel de la nature à l'amour préparé,  
Où je fis mes serments, où jurèrent nos pères.

( à Obéide. )

Nous n'avons point ici de plus pompeux mystères;  
Notre culte, Obéide, est simple comme vous.

S O Z A M E ( à Obéide. )

De la main de ton père accepte ton époux.

( Obéide &amp; Indatire mettent la main sur l'autel. )

I N D A T I R E.

Je jure à ma patrie, à mon père, à moi-même,  
A nos Dieux éternels, à cet objet que j'aime,  
De l'aimer encor plus quand cet heureux moment  
Aura mis Obéide aux mains de son amant;  
Et toujours plus épris, & toujours plus fidelle,  
De vivre, de combattre, & de mourir pour elle.

O B E I D E.

Je me soumets, grands Dieux, à vos augustes loix.

LES SCYTHES.

Je jure d'être à lui. — Ciel ! qu'est-ce que je vois !  
( Ici Athamare & des Persans paraissent dans le fond. )

S U L M A.

Ah ! Madame.

O B É Ï D E.

Je meurs, qu'on m'emporte,

I N D A T I R E.

Ah ! Sozame,

Quelle terreur subite a donc frappé son ame ?  
Compagnes d'Obéïde, allons à son secours.

( Les femmes Scythes sortent avec Indaïre. )

S C E N E I V.

SOZAME, HERMODAN, ATHAMARE,  
HIRCAN, Scythes.

S O Z A M E.

Scythes, demeurez tous. ... Voici donc de mes jours  
Le jour le plus étrange & le plus effroyable.

( Athamare avance avec deux suivans. )

Athamare, est-ce toi ? quel sort impitoyable  
T'a conduit dans des lieux de retraite & de paix ?  
Tu dois être content des maux que tu m'as faits.  
Ton indigne monarque avait pros crit ma tête ;  
Viens-tu la demander ? malheureux, elle est prête ;  
Mais tremble pour la tienne. Appren que tu te vois

A C T E S E C O N D.

23

Chez un peuple équitable & redouté des rois.  
Je demeure étonné de l'audace inouïe  
Qui t'amène si loin pour hasarder ta vie.

A T H A M A R E.

Peuple juste, écoutez ; je m'en remets à vous.  
Le neveu de Cyrus vous fait juge entre nous.  
Apprenez que dans moi vous voyez un coupable ;  
Vous voyez dans Sozame un vieillard vénérable  
Qui soutint autrefois de ses vaillantes mains  
Le pouvoir dont Cyrus effraya les humains.  
Quand Smerdis a régné, ma fougueuse jeunesse,  
A du brave Sozame affligé la vieillesse.  
Smerdis l'a dépouillé de ses biens, de son rang.  
Une sentence inique a poursuivi son sang.  
Ce Prince est chez les morts ; & la première idée  
Dont après son trépas mon ame est possédée,  
Est de rendre justice à cet infortuné.  
Oui, Sozame, à tes pieds les Dieux m'ont amené  
Pour expier ma faute hélas trop pardonnable ;  
La fuite en fut terrible, inhumaine, exécration ;  
Elle accabla mon cœur ; il la faut réparer.  
Dans tes honneurs passés daigne à la fin rentrer.  
Je partage avec toi mes trésors, ma puissance ;  
Ecbatane est du moins sous mon obéissance ;  
C'est tout ce qui demeure aux enfans de Cyrus ;  
Tout le reste a subi les loix de Darius.  
Mais je suis assez grand, si ton cœur me pardonne.  
Ton amitié, Sozame, ajoute à ma couronne.  
Approuve mes regrets, mon repentir, mes vœux.  
L'objet de mes remords est de te rendre heureux.  
Renonce à tes deserts, & revois ta patrie ;  
Ecoute en ta faveur ton Prince qui te prie,  
Qui met à tes genoux sa faute & ses douleurs,  
Et qui s'honore encor de les baigner de pleurs.

B iv

HERMODAN.

Je me sens attendri d'un spectacle si rare.

SOZAME.

Tu ne me séduis point, malheureux Athamare.  
Si le repentir seul avait pu t'amener,  
Malgré tous mes affronts je pourrais pardonner.  
Tu fais quel est mon cœur; il n'est point inflexible.  
Mais je lis dans le tien; je le connais sensible.  
Je vois trop les chagrins dont il est défolé:  
Et ce n'est pas pour moi que tes pleurs ont coulé.  
Il n'est plus tems; adieu. Les champs de la Scythie  
Me verront achever ma languissante vie.  
Retourne en tes états où tu devais rester;  
Abandonne un objet qui te les fit quitter.  
Tu m'entens, il suffit. Va, pars, & ren-moi grace  
De ne pas révéler ton imprudente audace.  
Ami, courons chercher & ma fille & ton fils.

HERMODAN.

Vien, redoublons les nœuds qui nous ont tous unis.

## SCENE V.

ATHAMARE, HIRCAN.

ATHAMARE.

JE demeure immobile. O ciel! ô destinée!  
O passion fatale à me perdre obstinée!  
Il n'est plus tems, dit-il: il a pu sans pitié  
Souffrir à ses genoux son maître humilié.  
Ami, quand nous percions cette horde assemblée,

J'ai vu près de l'autel une femme voilée,  
Qu'on a soudain soustraite à mon œil égaré.  
Quel est donc cet autel de guirlandes paré?  
Quelle était cette fête en ces lieux ordonnée?  
Pour qui brulaient ici les flambeaux d'himenée?  
Ciel! quel temps je prenais! à cet aspect d'horreur  
Mes remors douloureux se changent en fureur.  
Grands Dieux, s'il était vrai!

HIRCAN.

Dans les lieux où vous êtes  
Gardez-vous d'écouter ces fureurs indiscrettes.  
Respectez, croyez-moi, les modestes foyers  
D'agrestes habitans, mais de vaillants guerriers,  
Qui sans ambition, comme sans avarice,  
Observateurs zélés de l'exacte justice,  
Ont mis leur seule gloire en leur égalité,  
De qui vos grandeurs même irritent la fierté.  
N'allez point allarmer leur noble indépendance;  
Ils savent la défendre; ils aiment la vengeance;  
Ils ne pardonnent point quand ils sont offensés.

ATHAMARE.

Tu t'abuses, ami; je les connais assez;  
J'en ai vu dans nos camps, j'en ai vu dans nos villes,  
De ces Scythes altiers, à nos ordres dociles,  
Qui briguaient en vantant leurs stériles climats  
L'honneur d'être comptés aux rangs de nos soldats.

HIRCAN.

Mais, souverains chez eux.....

ATHAMARE.

Ah! c'est trop contredire  
Le dépit qui me ronge & l'amour qui m'inspire.

Ma passion m'emporte & ne raisonne pas.  
 Si j'eusse été prudent, serais-je en leurs états !  
 Au bout de l'univers Obéide m'entraîne ;  
 Son esclave échappé lui rapporte sa chaîne,  
 Pour l'enchaîner moi-même au sort qui me poursuit,  
 Pour l'arracher des lieux où sa douleur me fuit,  
 Pour la sauver enfin de l'indigne esclavage  
 Qu'un malheureux vieillard impose à son jeune âge ;  
 Pour mourir à ses pieds d'amour & de fureur,  
 Si ce cœur déchiré ne peut fléchir son cœur.

HIRCAN.

Mais si vous écoutiez.....

ATHAMARE.

Non — je n'écoute qu'elle.

HIRCAN.

Attendez.

ATHAMARE

*que rival indigne* Que j'attende ? & que de la cruelle  
~~à mes yeux possesseur,~~  
 Insulte mon amour, outrage mon honneur !  
 Que du bien qu'il m'arrache il soit en paix le maître !  
 Mais trop tôt, cher ami, je m'allarme peut-être.  
 Son père à ce vil choix pourra-t-il la forcer ?  
 Entre un Scythe & son maître a-t-elle à balancer ?  
 Dans son cœur autrefois j'ai vu trop de noblesse,  
 Pour croire qu'à ce point son orgueil se rabaisse.

HIRCAN.

Mais si dans ce choix même elle eût mis sa fierté !

ATHAMARE.

De ce doute offensant je suis trop irrité.

Allons : si mes remords n'ont pu fléchir son père,  
 S'il méprise mes pleurs, — qu'il craigne ma colère.  
 Je fais qu'un Prince est homme, & qu'il peut s'égarer,  
 Mais lorsqu'au repentir facile à se livrer,  
 Reconnaissant sa faute & s'oubliant soi-même,  
 Il va jusqu'à flétrir l'honneur du rang suprême,  
 Quand il répare tout, il faut se souvenir  
 Que s'il demande grace, il la doit obtenir.



ACTE III.

SCENE PREMIERE.

ATHAMARE, HIRCAN.

ATHAMARE.

*Quoi! c'était obéide! ah! j'ai tous pressenti,  
mon cœur ~~me~~ de s'esperé m'avait trop averti.  
C'était elle grands dieux!*

HIRCAN.

Ses compagnes tremblantes  
Rappellaient ses esprits sur ses levres mourantes....

ATHAMARE.

Elle était en danger? Obéide!

HIRCAN.

Oui, Seigneur;  
Et ranimant à peine un reste de chaleur,  
Dans ces cruels moments, d'une voix affaiblie,  
Sa bouche a prononcé le nom de la Médie.  
Un Scythe me l'a dit; un Scythe qu'autrefois  
La Médie avait vu combattre sous nos loix.  
Son père & son époux sont encor auprès d'elle.

ATHAMARE.

Qui! son époux, un Scythe!

HIRCAN.

Et quoi, cette nouvelle  
A votre oreille encor, Seigneur, n'a pu voler!

ATHAMARE.

Eh! qui des miens, hors toi, m'ose jamais parler?  
De mes honteux secrets quel autre a pu s'instruire?  
Son époux me dis-tu?

HIRCAN.

Le vaillant Indatire,  
Jeune, & de ces cantons l'espérance & l'honneur,  
Lui jurait ici même une éternelle ardeur,  
Sous ces mêmes cyprès, à cet autel champêtre,  
Aux clartés des flambeaux que j'ai vu disparaître.  
Vous n'étiez pas encor arrivé vers l'autel,  
Qu'un long tressaillement suivi d'un froid mortel  
A fermé les beaux yeux d'Obéide oppressée.  
Des filles de Scythie une foule empressée  
La portait en pleurant sous ces rustiques toits,  
Asyle malheureux dont son père a fait choix.  
Ce vieillard la suivait d'une démarche lente,  
Sous le fardeau des ans affaiblie & pesante,  
Quand vous avez sur vous attiré ses regards.

ATHAMARE.

Mon cœur, à ce récit, ouvert de toutes parts,  
De tant d'impressions sent l'atteinte subite;  
Dans ses derniers replis un rel combat s'excite,  
Que sur aucun parti je ne puis me fixer;  
Et je démêle mal ce que je peux penser.

Mais d'où vient qu'en ce temple Obéïde rendue ;  
 En touchant cet autel est tombée éperdue !  
 Parmi tous ces pasteurs elle aura d'un coup d'œil  
 Reconnu des Persans le fastueux orgueil.  
 Ma présence à ses yeux a montré tous mes crimes ,  
 Mes amours emportés , mes feux illégitimes ,  
 A l'affreuse indigence un père abandonné ,  
 Par un monarque injuste à la mort condamné ,  
 Sa fuite , son séjour en ce pais sauvage ,  
 Cette foule de maux qui sont tous mon ouvrage.  
 Elle aura rassemblé ces objets de terreur ;  
 Elle imite son père , & je lui fais horreur.

H I R C A N.

*un tel saisissement, ce trouble involontaire  
 pourraient-ils annoncer la haine et la colère ?  
 les soupirs, croyez-moi sont la voix des douleurs  
 et les yeux irrités ne versent plus de larmes*

A T H A M A R E.

Ah ! lorsqu'elle m'a vu , si son ame surprise  
 D'une ombre de pitié s'était au moins éprise ,  
 Si lisant dans mon cœur , son cœur eût éprouvé  
 Un tumulte secret faiblement élevé !

*hélas ! s'il était vrai ! tu me flattes peut-être .*

*ami tu prends pitié des erreurs de ton maître .*

Qu'ai-je fait , ~~que ferai-je~~ & quel sera mon sort ?  
 Mon aspect en tout temps lui porta donc la mort !  
 Mais , dis-tu , dans le mal qui menaçait sa vie ,  
 Sa bouche a prononcé le nom de sa patrie !

H I R C A N.

Elle l'aime sans doute.

A T H A M A R E.

Ah ! pour me secourir

C'est une arme du moins qu'elle daigne m'offrir.  
 Elle aime sa patrie — elle épouse Indatire ! —  
 Va , l'honneur dangereux où le barbare aspire  
 Lui coutera bientôt un sanglant repentir.  
 C'est un crime trop grand pour ne le pas punir.

H I R C A N.

Pensez-vous être encor dans les murs d'Ecbatane ?  
 Là votre voix décide , elle absout ou condamne.  
 Ici vous péririez : vous êtes dans des lieux  
 Que jadis arrosa le sang de vos ayeux.

A T H A M A R E.

Eh bien ! j'y périrai.

H I R C A N.

Quelle fatale ivresse !  
 Agé des passions ! trop aveugle jeunesse !  
 Où conduis-tu les cœurs à leurs penchants livrés ?

A T H A M A R E.

Qui vois-je donc paraître en ces champs abhorrés ?

*( Indatire passe dans le fond du théâtre à la tête d'une  
 troupe de guerriers. )*

Que veut le fer en main cette troupe rustique ?

H I R C A N.

Où m'a dit qu'en ces lieux c'est un usage antique.  
 Ce sont de simples jeux par le tems consacrés ,  
 Dans les jours de l'himen noblement célébrés.  
 Tous leurs jeux sont guerriers ; la valeur les apprête.  
~~Il s'avance à leur tête.~~  
 Tout le sexe est exclu de ces solemnités ,  
 Et les mœurs de ce peuple ont des sévérités

Qui pourroient des Persans condamner la licence:

ATHAMARE.

Grands Dieux! vous me voulez conduire en sa présence.  
Cette fête du moins m'apprend que vos secours  
Ont dissipé l'orage élevé sur ses jours.  
Oui, mes yeux la verront.

HIRCAN.

Oui, Seigneur, Obéïde  
Marche vers la cabane où son père réside;  
Je l'attends.

ATHAMARE.

*C'est-elle, je l'avois taché de désarmer  
Ce père malheureux que je n'ai pu calmer —*  
Des chaumes! des rochers! vous dont la retraite;  
Ah! peut-être elle y vit tranquille & satisfaite.  
Et moi....

SCENE II.

OBEÏDE, SULMA, ATHAMARE.

ATHAMARE.

Non, demeurez, ne vous détournes pas.  
De vos regards du moins honorez mon trépas.  
Qu'à vos genoux tremblants un malheureux périsse!

OBEÏDE.

Ah! Sulma, qu'en tes bras mon desespoir finisse!  
C'en est trop. — Laisse moi, fatal persécuteur;

Va,

Va, c'est toi qui reviens pour m'arracher le cœur.

ATHAMARE.

Ecoute un seul moment.

OBEÏDE.

Et le dois-je, barbare?  
Dans l'état où je suis que peut dire Athamare!

ATHAMARE.

*Que l'amour m'a conduit du trône entre forests,  
Qu'épris de tes vertus, honneur de mes forfaits,  
Repentant et soumis, mais furieux encore,  
J'adore Obéïde autant que je m'abhore.  
Ah! ne détourne point tes regards effrayés  
Il me faut ou mourir ou régner à tes pieds.  
Frappe, mais entends moi. tu sais déjà peut-être  
Que de mon sort enfin les Dieux m'ont rendu maître  
Que Smevdis et ma femme en un même tombeau  
D'un fatal hincin ont éteint le flambeau,  
Qu'Ecbatane est à moi — non, pardonne Obéïde.*

Ecbatane est à moi. — Non, pardonne, Obeïde;  
Ecbatane est à toi; l'Euphrate, la Perside,  
Et la superbe Egypte, & les bords Indiens,  
Seraient tous à tes pieds s'ils pouvaient être aux miens,  
Mais mon trône, & ma vie, & toute la nature  
Sont d'un trop faible prix pour payer ton injure.  
Ton grand cœur, Obéïde, ainsi que ta beauté,  
Est au dessus d'un rang dont il n'est point flatté;  
Que la pitié du moins le désarme & le touche.  
Les climats où tu vis l'ont-ils rendu farouche?  
O cœur né pour aimer, ne peux-tu que haïr?

C

Image de nos dieux, ne fais-tu que punir ?  
Ils savent pardonner. Va, ta bonté doit plaindre  
Ton criminel amant que tu vois sans le craindre.

O B E I D E.

Que m'as-tu dit, cruel ? & pourquoi de si loin  
Viens-tu de me troubler prendre le triste soin,  
Tenter dans ces forêts ma misère tranquille,  
Et chercher un pardon — qui serait inutile ?  
Quand tu m'osas aimer pour la première fois,  
Ton Roi d'un autre hymen t'avait prescrit les loix.  
Sans un crime à mon cœur tu ne pouvais prétendre ;  
Sans un crime plus grand je ne saurais t'entendre.  
Ne fais point sur mes sens d'inutiles efforts :  
Je me vois aujourd'hui ce que tu fus alors.  
Sous le joug de l'hymen Obeïde respire ;  
Cesse de m'accabler, — & respecte Indatire.

A T H A M A R E.

Un Scythe ! un vil mortel !

O B E I D E.

Pourquoi méprises-tu  
Un homme, un citoyen — qui te passe en vertu ?

A T H A M A R E.

Non, c'est pousser trop loin ta haine & ton outrage.  
Non, les Dieux ont brisé cet infâme esclavage.  
Eux-mêmes ils t'ont ravi l'usage de tes sens,  
Lorsque tu prononçais tes malheureux serments,  
Qui sans doute offensaient leur majesté suprême,  
Et l'honneur de ta race aussi-bien que moi-même :  
Et je jure à ces Dieux de ton honneur jaloux  
Qu'Indatire jamais ne sera ton époux.

O B E I D E.

Tu ne saurais changer la loi de sa contrée :  
Elle seule y commande, elle est toujours sacrée.  
C'en est fait, — pour jamais le joug est imposé,  
Par aucune puissance il ne sera brisé.  
Il est d'autant plus saint, d'autant plus redoutable ;  
Que mon père en tout temps à mes vœux favorable ;  
Du pouvoir paternel oubliant tous les droits,  
En m'offrant un époux n'a point forcé mon choix.

*Obeïde!* A T H A M A R E.  
*Ab! repelle!*...

O B E I D E.

Arrachée au reste de la terre,  
J'étais morte pour toi, je vivais pour mon père.  
Ses malheurs, ses vieux ans avaient besoin d'appui,  
Il en demandait un, je le donne aujourd'hui.  
Mes jours étaient affreux. Si l'hymen en dispose,  
Si tout finit pour moi, toi seul en es la cause.  
Toi seul m'as condamnée à vivre en ces déserts.

A T H A M A R E.

Je t'en viens arracher.

O B E I D E.

Laisse-moi dans mes fers ;  
Je me les suis donnés.

A T H A M A R E.

Tes mains n'ont point encore  
Formé l'indigne nœud dont un Scythe s'honore.

Cij

O B E I D E.

J'ai fait serment au ciel.

A T H A M A R E.

Il ne le reçoit pas ;  
C'est pour l'anéantir qu'il a guidé mes pas.

O B E I D E.

Ah ! — c'est pour mon malheur. —

A T H A M A R E.

Obtiendrais-tu d'un père  
Qu'il laissât libre au moins une fille si chère,  
Que son cœur envers moi ne fût point endurci,  
Et qu'il cessât enfin de s'exiler ici ?  
Di-lui ....

O B E I D E.

N'y compte pas. Le choix que j'ai dû faire  
Devenait un parti conforme à ma misère,  
Il est fait ; mon honneur ne peut le démentir,  
Et Sozame jamais n'y pourrait consentir.  
Sa vertu t'est connue ; elle est inébranlable.

A T H A M A R E.

Elle l'est dans la haine, &amp; lui seul est coupable.

O B E I D E.

*tu ne le fus que trop, tu l'es de me recevoir  
de m'aimer, d'attendrir un cœur au désespoir*

De destructeur malheureux d'une triste famille,  
Laisse pleurer en paix & le père & la fille.  
Il vient, fors.

A T H A M A R E.

Je ne puis.

O B E I D E.

Sors, ne l'irrite pas.

A T H A M A R E.

Non, tous deux à l'envi donnez-moi le trépas.

O B E I D E.

Au nom de mes malheurs & de l'amour funeste  
Qui des jours d'Obéide empoisonne le reste,  
Fui ; ne l'outrage plus par ton fatal aspect.

A T H A M A R E.

Juge de mon amour ~~il me force au~~ respect.  
J'obéis. ~~Alors, si tu n'as pas de respect,~~

~~Dieux puissants qui voyez mon offense  
Secondez mon amour et guidez ma vengeance~~

## SCENE III.

SOZAME, OBEIDE, SULMA.

S O Z A M E.

~~Dieux ! quel ennemi nous poursuivra toujours !~~  
quoi notre ennemi nous poursuivra toujours !

Il vient flétrir ici les derniers de mes jours.  
De ses faibles états dont il est maître à peine,  
Dans notre obscur asyle on voit ce qui l'amène.  
Je reconnais en lui cet esprit indompté  
Que ni frein, ni raison n'ont jamais arrêté.  
Qu'il ne se flatte pas que le déclin de l'âge  
Rende un père insensible à ce nouvel outrage.

O B E I D E.

Mon père — il vous respecte — il ne me verra plus ;  
Pour jamais à le fuir mes vœux sont résolus.

S O Z A M E.

Indatire est à toi.

O B E I D E.

Je le fais.

S O Z A M E.

Ton suffrage,  
Dépendant de toi seule, a reçu son hommage.

O B E I D E.

J'ai cru vous plaire au moins ; — j'ai cru que sans fierté  
Le fils de votre ami devait être accepté.

S O Z A M E.

Sais-tu ce qu'Athamare à ma honte propose  
Par un de ces Persans dont son pouvoir dispose ?

O B E I D E.

Qu'a-t-il pu demander ?

S O Z A M E.

De violer ma foi,

*De briser tes liens, de la suivre avec toi  
D'arracher ma vieillesse à ma retraite obscure  
De demander chez lui le prix de ton parjure  
D'acheter par la tienne une ombre de grandeur.*

O B E I D E.

Comment recevez-vous cette offre ?

S O Z A M E.

Avec horreur.

Ma fille, au repentir il n'est aucune voie.  
Triomphant dans nos jeux, plein d'amour & de joie,  
Indatire en tes bras par son père conduit,  
De l'amour le plus pur attend le digne fruit ;  
Rien n'en doit altérer l'innocente allégresse.  
Les Scythes sont humains & simples sans bassesse ;  
Mais leurs naïves mœurs ont de la dureté ;  
On ne les trompe point avec impunité ;  
Et surtout de leurs loix vengeurs impitoyables,  
Ils n'ont jamais, ma fille, épargné des coupables.

O B E I D E.

Seigneur, vous vous borniez à me persuader.  
Pour la première fois pourquoi m'intimider ?  
Vous savez si du sort bravant les injustices,  
J'ai fait depuis quatre ans d'assez grands sacrifices.  
S'il en fallait encor, je les ferais pour vous.  
*Je ne craindrai jamais mon père ou mon époux*  
Je vois tout mon devoir — ainsi que ma misère.  
Allez, — vous n'avez point de reproche à me faire.

S O Z A M E.

Pardonne à ma tendresse un reste de frayeur,  
Triste & commun effet de l'âge & du malheur,  
Je tremble seulement que ton cœur ne gémisse.  
O de mes derniers ans tendre consolatrice,  
Va, ton père est bien loin de te rien reprocher.  
Ton époux fut ton choix, & sans doute il t'est cher.  
Je vais trouver son père, & préparer la fête.  
Rien ne troublera plus ton bonheur qui s'apprête.

( Il sort. )

## SCENE IV.

OBEÏDE, SULMA.

S U L M A.

Quelle fête cruelle ! ainsi dans ce séjour  
 Vos beaux jours enterrés sont perdus sans retour ?

O B É Ï D E

Ah dieux !

S U L M A.

Votre pays, la cour qui vous vit naître ;  
 Un Prince généreux... qui vous plaisait peut être,  
 Vous les abandonnez sans crainte & sans pitié ?

O B É Ï D E.

Mon destin l'a voulu — j'ai tout sacrifié.

S U L M A.

Hairiez-vous toujours la cour & la patrie ?

O B É Ï D E.

Malheureuse ! — jamais je ne l'ai tant chérie.

S U L M A.

Ouvrez-moi votre cœur, je le mérite.

O B É Ï D E.

Hélas !

Tu n'y découvrirais que d'horribles combats.  
 Il craindrait trop ta vue & ta plainte importune.  
 Il est des maux, Sulma, que nous fait la fortune ;  
 Il en est de plus grands dont le poison cruel

Préparé par nos mains porte un coup plus mortel.  
 Mais lorsque dans l'exil à mon âge on rassemble,  
 Après un sort si beau, tant de malheurs ensemble,  
 Lorsque tous leurs assauts viennent se réunir,  
 Un cœur, un faible cœur les peut-il soutenir ?

S U L M A.

Ecbatane... un grand Prince.....

O B É Ï D E.

Ah ! fatal Athamare !

Quel démon t'a conduit dans ce séjour barbare !  
 Que t'a fait Obéïde ? & pourquoi découvrir  
 Ce trait longtems caché qui me faisait mourir ?  
 Pourquoi renouvelant ma honte & ton injure,  
 De tes funestes mains déchirer ma blessure ?

S U L M A.

Madame, c'en est trop, c'est trop vous immoler  
 A ces préjugés vains qui viennent vous troubler,  
 A d'inhumaines loix d'une horde étrangère,  
 Dont un père exilé chargea votre misère.  
 Hélas ! contre les Rois son trop juste courroux  
 Ne fera donc jamais retombé que sur vous !  
 Quand vous le consolez, faut-il qu'il vous opprime ?  
 Soyez sa protectrice, & non pas sa victime.  
 Athamare est vaillant ; & de braves soldats  
 Ont jusqu'en ces déserts accompagné ses pas.  
 Athamare, après tout, n'est-il pas votre maître ?

O B É Ï D E.

Non.

S U L M A.

C'est en ses états que le ciel vous fit naître.  
 N'a-t-il donc pas le droit de briser un lien,  
 L'opprobre de la Perse, & le vôtre, & le sien ?

M'en croirez-vous ? partez , marchez sous sa conduite.  
Si vous avez d'un père accompagné la fuite ,  
Il est tems à la fin qu'il vous suive à son tour ;  
Qu'il renonce à l'orgueil de dédaigner sa cour ;  
Que sa douleur farouche à vous perdre obstinée ,  
Cesse enfin de lutter contre sa destinée.

O B É Ï D E.

Non , ce parti serait injuste & dangereux ,  
Il coûterait du sang ; le succès est douteux ;  
Mon père expirerait de douleur & de rage. —  
Enfin l'himen est fait : — je suis dans l'esclavage.  
L'habitude à souffrir pourra fortifier  
Mon courage éperdu qui craignait de plier.

S U L M A.

Vous pleurez cependant ; & votre œil qui s'égare  
Parcourt avec horreur cette enceinte barbare ,  
Ces chaumes , ces déserts , où des pompes des rois  
Je vous vis descendue aux plus humbles emplois ;  
Où d'un vain repentir le trait insupportable  
Déchire de vos jours le tissu misérable. —  
Quel parti prenez-vous ?

O B É Ï D E.

Celui du desespoir.

S U L M A.

Dans cet état affreux que faire ?

O B É Ï D E.

— Mon devoir.

L'honneur de le remplir , le secret témoignage  
Que la vertu se rend , qui soutient le courage ,  
Qui seul en est le prix , & que j'ai dans mon cœur ,  
Me tiendra lieu de tout , & même du bonheur.

## ACTE I V.

## SCENE PREMIERE.

ATHAMARE, HIRCAN.

A T H A M A R E.

PENSES-tu qu'Indatire osera me parler ?

H I R C A N.

Il l'osera , Seigneur.

A T H A M A R E.

Qu'il vienne : — il doit trembler.

H I R C A N.

Les Scythes , croyez-moi , connaissent peu la crainte.  
Mais d'un tel désespoir votre ame est-elle atteinte ,  
Que vous avilissiez l'honneur de votre rang ,  
Le sang du grand Cyrus mêlé dans votre sang ,  
Et d'un trône si saint le droit inviolable ,  
Jusqu'à vous compromettre avec un misérable ,  
Qu'on verrait , si le sort l'envoyait parmi nous ,  
A vos premiers suivants ne parler qu'à genoux ?  
Mais qui sur ses foyers peut avec insolence  
Braver impunément les rois & leur puissance ?

A T H A M A R E.

Je m'abaisse , il est vrai ; mais je veux tout tenter.  
Je descendrais plus bas pour la mieux mériter.  
Ma honte est de la perdre ; & ma gloire éternelle

44 LES SCYTHES.

Serait de m'avilir pour m'élever vers elle.  
 Penfes-tu qu'Indatire en sa grossièreté  
 Ait senti comme moi le prix de sa beauté ?  
 Un Scythe aveuglément suit l'instinct qui le guide ;  
 Ainsi qu'une autre femme il épouse Obéide.  
 L'amour, la jalousie & ses emportemens  
 N'ont point dans ces climats apporté leurs tourmens.  
 De ces vils citoyens l'insensible rudesse,  
 En connaissant l'himen, ignore la tendresse.  
 Il n'est que les grands cœurs qui soient dignes d'aimer.

H I R C A N.

L'univers vous dément : le ciel fait animer  
 Des mêmes passions tous les êtres du monde.  
 Si du même limon la nature féconde,  
 Sur un modèle égal ayant fait les humains,  
 Varie à l'infini les traits de ses desseins,  
 Le fond de l'homme reste, il est partout le même.  
 Persan, Scythe, Indien, tout défend ce qu'il aime.

A T H A M A R E.

Je le défendrai donc : je saurai le garder.

H I R C A N.

Vous hazardez beaucoup.

A T H A M A R E.

*et* Que puis-je hazarder !  
 Ma vie ? elle n'est rien sans l'objet qu'on m'arrache ;  
 Mon nom ? quoi qu'il arrive il restera sans tache :  
 Mes amis ? ils ont trop de courage & d'honneur  
 Pour ne pas immoler sous le glaive vengeur  
 Ces agrestes guerriers dont l'audace indiscrete  
 Pourrait inquiéter leur marche & leur retraite.

*\* il ne faut point aspirer à ça. Serait  
 trop rude on dit la valeur d'henri quatre  
 et non la valeur de sonri*

ACTE QUATRIEME.

45

H I R C A N.

Ils mourront à vos pieds, & vous n'en doutez pas.

A T H A M A R E.

Qu'ils soient prêts : - quel mortel tourne vers moi ses pas ?

H I R C A N.

Seigneur, je le connais, c'est lui, c'est Indatire.

A T H A M A R E.

Allez, que loin de moi ma garde se retire,  
 Qu'aucun n'ose approcher sans mes ordres exprès,  
 Mais qu'on soit prêt à tout.

S C E N E I I.

A T H A M A R E, I N D A T I R E.

A T H A M A R E.

Habitant des forêts,  
 Sais-tu bien devant qui ton sort te fait paraître ?

I N D A T I R E.

On prétend qu'une ville en tõi révère un maître ;  
 Qu'on l'appelle Ecbatane, & que du Mont Taurus  
 On voit ses hauts remparts élevés par Cyrus.  
 On dit ( mais j'en crois peu la vaine renommée )  
 Que tu peux dans la plaine assembler une armée,  
 Une troupe aussi forte, un camp aussi nombreux  
 De guerriers soudoiés, & d'esclaves pompeux,  
 Que nous avons ici de citoyens paisibles.

ATHAMARE.

Il est vrai, j'ai sous moi des troupes invincibles.  
Le dernier des Persans de ma solde honoré  
Est plus riche & plus grand, & plus considéré,  
Que tu ne saurais l'être aux lieux de ta naissance,  
Où le ciel vous fit tous égaux par l'indigence.

INDATIRE.

Qui borne ses desirs est toujours riche assez.

ATHAMARE.

Ton cœur ne connaît point les vœux intéressés:  
Mais la gloire, Indatire?

INDATIRE.

Elle a pour moi des charmes.

ATHAMARE.

Elle habite à ma Cour à l'abri de mes armes;  
On ne la trouve point dans le fond des déserts;  
Tu l'obtiens près de moi, tu l'as si tu me sers;  
Elle est sous mes drapeaux; viens avec moi t'y rendre.

INDATIRE.

A servir sous un maître on me verrait descendre!

ATHAMARE.

Va, l'honneur de servir un maître généreux  
Qui met un digne prix aux exploits belliqueux,  
Vaut mieux que de ramper dans une République  
Ingrate en tous les temps & souvent tyrannique.  
Tu peux prétendre à tout en marchant sous ma loi.  
J'ai, parmi mes guerriers, des Scythes comme toi.

INDATIRE.

Tu n'en as point. Apprends que ces indignes Scythes,

Voisins de ton pays, sont loin de nos limites.  
Si l'air de tes climats a pu les infecter,  
Dans nos heureux cantons il n'a pu se porter.  
Ces Scythes malheureux ont connu l'avarice;  
La fureur d'acquérir corrompt leur justice;  
Ils n'ont su que servir; leurs infidèles mains  
Ont abandonné l'art qui nourrit les humains,  
Pour l'art qui les détruit, l'art affreux de la guerre.  
Ils ont vendu leur sang aux maîtres de la terre.  
Meilleurs citoyens qu'eux, & plus braves guerriers,  
Nous volons aux combats, mais c'est pour nos foyers.  
Nous savons tous mourir, mais c'est pour la patrie.  
Nul ne vend parmi nous son honneur ou sa vie.  
Nous ferons, si tu veux, tes dignes alliés.  
Mais on n'a point d'amis alors qu'ils sont payés.  
Apprends à mieux juger de ce peuple équitable,  
Egal à toi sans doute, & non moins respectable.

ATHAMARE.

Eleve ta patrie & cherche à la vanter;  
C'est le recours du faible, on peut le supporter.  
Ma fierté que permet la grandeur souveraine  
Ne daigne pas ici lutter contre la tienne. —  
Te crois-tu juste au moins?

INDATIRE.

Oui, je puis m'en flatter.

ATHAMARE.

Rends-moi donc le trésor que tu viens de m'ôter?

INDATIRE.

A toi!

ATHAMARE.

Rends à son maître une de ses sujette

## 48. LES SCYTHES,

Qu'un indigne destin traîna dans ces retraites ;  
Un bien dont nul mortel ne pourra me priver,  
Et que sans injustice on ne peut m'enlever.  
Rends sur l'heure Obéide.

I N D A T I R E.

A ta superbe audace ;  
A tes discours altiers , à cet air de menace ,  
Je veux bien oposer la modération  
Que l'univers estime en notre nation.  
Obéide , dis-tu , de toi seul doit dépendre ;  
Elle était ta sujette ! oses-tu bien prétendre  
Que des droits des mortels on ne jouisse pas ,  
Dès qu'on a le malheur de naître en tes Etats ?  
Le ciel en le créant forma-t-il l'homme esclave ?  
La nature qui parle , & que ta fierté brave ,  
Aura-t-elle à la glèbe attaché les humains ,  
Comme les vils troupeaux mugissants sous nos mains ?  
Que l'homme soit esclave aux champs de la Médie ,  
Qu'il rampe , j'y consens ; il est libre en Scythie.  
Au moment qu'Obéide honora de ses pas  
Le tranquille horizon qui borde nos Etats ,  
La liberté , la paix , qui sont notre apanage ,  
L'heureuse égalité , les biens du premier âge ,  
Ces biens que des Persans aux mortels ont ravis ,  
Ces biens perdus ailleurs , & par nous recueillis ,  
De la belle Obéide ont été le partage.

A T H A M A R E.

Il en est un plus grand , celui que mon courage  
A l'univers entier oserait disputer ,  
Que tout autre qu'un Roi ne saurait mériter ,  
Dont tu n'auras jamais qu'une imparfaite idée ,  
Et dont avec fureur mon ame est possédée ,

Son

## ACTE QUATRIEME.

49

Son amour ; c'est le bien qui doit m'appartenir.  
A moi seul était dû l'honneur de la servir.  
Qui , je descends enfin jusqu'à daigner te dire  
Que de ce cœur altier je lui soumis l'empire ,  
Avant que les destins eussent pu r'accorder  
L'heureuse liberté d'oser la regarder.  
Ce trésor est à moi , barbare , il faut le rendre.

I N D A T I R E.

Imprudent étranger , ce que je viens d'entendre  
Excite ma pitié plutôt que mon courroux.  
Sa libre volonté m'a choisi pour époux ;  
Ma probité lui plut : elle l'a préférée  
Aux recherches , aux vœux de toute ma contrée ;  
Et tu viens de la tienne ici redemander  
Un cœur indépendant qu'on vient de m'accorder !  
O toi qui te crois grand , qui l'es par l'arrogance ,  
Sors d'un asyle saint de paix & d'innocence ,  
Fui ; cesse de troubler si loin de tes états  
Des mortels tes égaux qui ne t'offensent pas.  
Tu n'es pas Prince ici.

A T H A M A R E.

Ce sacré caractère  
M'accompagne en tous lieux sans m'être nécessaire.  
Je suis homme , on m'outrage , & ce fer me suffit  
Pour remettre en mes mains le bien qu'on me ravit.  
Cède Obéide , ou meurs , ou m'arrache la vie.

I N D A T I R E.

Quoi ! nous t'avons en paix reçu dans ma patrie ,  
Ton accueil nous flattait : notre simplicité  
N'écoutait que les droits de l'hospitalité ;  
Et tu veux me forcer dans la même journée  
De fouiller par ta mort un si saint himenée !

D

ATHAMARE.

Meurs, te dis je, ou me tue: — on vient, retire-toi,  
Et si tu n'es un lâche.....

INDATIRE.

Ah! c'en est trop.....

ATHAMARE.

Suis-moi,  
Je te fais cet honneur.

*( Il sort. )*

## SCÈNE III.

INDATIRE, HERMODAN, SOZAME,  
un Scythe.

HERMODAN *(à Indatire qui est près de sortir.)*

Vien, ma main paternelle,  
Te remettra, mon fils, ton épouse fidelle.  
Vien, le festin t'attend.

INDATIRE.

Bientôt je vous suivrai,  
Allez. — O cher objet! je te mériterai!

*( Il sort. )*

## SCÈNE IV.

HERMODAN, SOZAME, un Scythe.

SOZAME.

Pourquoi ne pas nous suivre? il diffère!...

HERMODAN.

Ah! Sozame,  
Cher ami, dans quel trouble il a jetté mon ame!  
As-tu vû sur son front des signes de fureur?  
N'as-tu rien remarqué?

SOZAME.

Non.

HERMODAN.

Peut-être mon cœur  
Conçoit d'un vain danger la crainte imaginaire;  
Mais son trouble était grand; Sozame, je suis père.  
Si mes yeux par les ans ne sont point affaiblis,  
J'ai cru voir ce Persan qui menaçait mon fils.

SOZAME.

Tu me fais frissonner: — avançons; Athamare  
Est capable de tout.

HERMODAN.

La faiblesse s'empare  
De mes esprits glacés; & mes sens éperdus  
Trahisent mon courage; & ne me servent plus. —

*( Il s'assied en tremblant sur le banc de gazon. )*

D ij

52 LES SCYTHES,

Mon fils ne revient point : --j'entends un bruit horrible.

( *Au Scythe qui est auprès de lui.* )

Je succombe. — Va, cours, en ce moment terrible,  
Cours, assemble au drapeau nos braves combattans.

LES SCYTHE.

Rassure-toi, j'y vole, ils sont prêts en tout temps.

SOZAME ( *à Hermodan.* )

Reviens à toi, respire, & calme tes allarmes.

HERMODAN ( *se relevant à peine.* )

Oui, j'ai pû me tromper. Oui, je renais.

SCENE V.

HERMODAN, SOZAME, ATHAMARE

( *l'épée à la main* ), HIRCAN, Suite.

ATHAMARE.

Aux armes!

Aux armes, compagnons, il est temps, paraissez,  
C'en est fait.

HERMODAN ( *effrayé & chancelant.* )

Quoi ! barbare...

SOZAME.

O ciel !

ACTE QUATRIEME. 53

ATHAMARE ( *à ses gardes.* )

Obéissez,

De sa retraite indigne enlevez Obéide,  
Courez, dis-je, volez : que ma garde intrépide,  
( Si quelque audacieux tentait de vains efforts )  
Se fasse un chemin prompt dans la foule des morts.  
— C'est toi qui l'as voulu, Sozame inexorable.

SOZAME.

J'ai fait ce que j'ai dû.

HERMODAN.

Va, ravisseur coupable,  
Infidèle Perfan, mon fils saura venger  
Le détestable affront dont tu viens nous charger.  
Dans ce dessein, Sozame, il nous quittait sans doute.

ATHAMARE.

Indatire ? ton fils ?

HERMODAN.

Oui, lui-même.

ATHAMARE.

*Il m'en coûte*  
D'affliger la vieille et de porcer ton cœur,  
Ton fils ont mérité de servir ma valeur.  
*Hermodan*  
Que dis-tu ?  
*Athamare (à ses soldats.)*  
qu'on se porte à ce malheureux père  
Le spectacle d'un fils mourant dans la poussière,  
fermez lui passage.

HERMODAN.

Achève tes fureurs,  
Achève. — N'oses-tu ? quoi ! tu gémis, — je meurs.

D iij

54 LES SCYTHES,

Mon fils est mort, ami! —

( Il tombe sur le banc de gazon. )

A TH A M A R E.

Toi, père d'Obéide,  
Auteur de tous mes maux, dont l'âpreté rigide,  
Dont le cœur inflexible à ce coup m'a forcé,  
Que je chéris encor quand tu m'as offensé,  
Il faut dans ce moment la conduire & me fuivre :

S O Z A M E.

Moi ! ma fille !

A TH A M A R E.

En ces lieux il t'es honteux de vivre.  
Attends mon ordre, *vous marchez avec moi*  
( *à ses soldats* )

SCENE VI.

SOZAME, HERMODAN.

SOZAME ( *se courbant vers Hermodan.* )

~~Où est ta douleur et t'es-tu ?~~  
Tous mes malheurs, ami, font retombés sur toi. —  
*la vengeance* ~~il revient~~ — il revient — il soupire —  
Hermodan !

HERMODAN ( *se relevant avec peine.* )

Mon ami, fais au moins que j'expire  
Sur le corps étendu de mon fils expirant !  
Que je te doive, ami, cette grace en mourant.  
S'il reste quelque force à ta main languissante,

ACTE QUATRIEME.

55

Soutiens d'un malheureux la marche chancelante ;  
Viens, lorsque de mon fils j'aurai fermé les yeux,  
Dans un même sépulcre enferme nous tous deux.

S O Z A M E.

Trois amis y feront. La même sépulture  
Contiendra notre cendre ; oui, ma bouche le jure.  
Athamare après tout, violent, emporté,  
A d'un cœur généreux la magnanimité.  
Il ne m'enviera pas cette grace dernière. —  
Allons, j'entends au loin la trompette guerrière,  
Les tambours, les clairons, les cris des combattans.

H E R M O D A N.

Ah ! l'on venge mon fils. Je retrouve mes sens.  
Nos Scythes sont armés. — O Dieux vengeurs des crimes,  
Vous combattrez pour nous, vous prendrez vos victimes.  
Nous ne mourrons pas seuls.

SCENE VII.

SOZAME, HERMODAN, OBEIDE.

S O Z A M E.

O ma fille, est-ce vous ?

H E R M O D A N.

Chère Obéide — hélas !

O B É Ï D E.

Je tombe à vos genoux.  
Dans l'horreur du combat avec peine échappée  
A la pointe des dards, au tranchant de l'épée,  
D iv

Aux sanguinaires mains de mes fiers ravisseurs,  
Je viens de ces moments augmenter les horreurs.

(A Hermodan)

Ton fils vient d'expirer, j'en suis la cause unique.  
De mes calamités l'artisan tyrannique  
Nous a tous immolés à ses transports jaloux;  
Mon malheureux amant a tué mon époux,  
Sous ~~ses~~ yeux <sup>sous les miens</sup>, & dans la place même  
Où, pour le triste objet qu'il outrage & qu'il aime,  
Pour d'indignes appas toujours persécutés,  
Des flots de sang humain coulent de tous côtés.  
On s'acharne, on combat sur le corps d'indatire,  
On se dispute encor ses membres qu'on déchire.  
Les Scythes, les Persans l'un par l'autre égorgés,  
Sont vainqueurs & vaincus, & tous meurent vengés.

(A tous deux.)

Où voulez-vous aller, & sans force & sans armes?  
On aurait peu d'égards à votre âge, à vos larmes.  
Ignore du combat quel sera le destin;  
Mais je mets sans trembler mon sort en votre main.  
Si le Scythe sur moi veut assouvir sa rage,  
Il le peut, je l'attends, je ~~reste~~ <sup>demeure</sup> en otage.

HERMODAN.

ah! j'ai perdu mon fils, tu me restes du moins.  
tu me tiens lieu de tout.

Sozame

ce jours veur d'autres Sozams

Armons-nous, de notre âge oublions la faiblesse.  
Si les sens épuisés manquent à la vieillesse,  
Le courage demeure, & c'est dans un combat  
Qu'un vieillard comme moi doit tomber en soldat.

HERMODAN.

On nous apporte encor de fatales nouvelles.

SCENE VIII.

SOZAME, HERMODAN, OBEIDE, le  
Scythe qui a déjà paru.

LE SCYTHE.

Enfin nous l'emportons.

HERMODAN.

Déités immortelles!

Mon fils serait vengé! N'est-ce point une erreur!

LE SCYTHE.

Le ciel nous rend justice, & le Scythe est vainqueur.  
La moitié des Persans à la mort est livrée. <sup>à tout</sup>  
L'autre qui se retire est partout entourée  
Dans la sombre épaisseur de ces profonds taillis,  
Où bientôt, sans retour, ils seront assaillis.

HERMODAN.

De mon malheureux fils le meurtrier barbare  
Serait-il échappé?

LE SCYTHE.

Qui! ce fier Athamare?

Sur nos Scythes mourans qu'a fait tomber sa main,  
Epuisé, sans secours, envelopé soudain,  
Il est couvert de sang, il est chargé de chaînes.

à tout l'ort que les persans ont mis dans le carnage  
Leur grand art de la guerre enfin cède au courage  
Nous avons manqué d'ordre et non pas de vertu,  
Sur nos freres mourants nous avons combattu.

O B É Ï D E.

Lui!

S O Z A M E.

Je l'avais prévu. — Puissances souveraines,  
Princes audacieux, quel exemple pour vous!

H E R M O D A N.

De ce cruel enfin nous ferons vengés tous.  
Nos loix, nos justes loix seront exécutées.

O B É Ï D E

Ciel! ... Quelles sont ces loix?

H E R M O D A N.

Les Dieux les ont dictées.

S O Z A M E. (à part)

O comble de douleur &amp; de nouveaux ennuis!

O B É Ï D E. (à Hermodan.)

— Mais enfin, les Persans ne sont pas tous détruits.  
On verrait Ecbatane en secourant son maître,  
Du poids de sa grandeur vous accabler peut-être.

H E R M O D A N.

Ne crain rien: — Toi jeune homme, & vous braves guerriers,  
Préparez votre autel entouré de lauriers.

O B É Ï D E.

Mon pere! ...

H E R M O D A N.

Il faut hâter ce juste sacrifice.  
Mânes de mon cher fils! que ton ombre en jouisse!

Et toi qui fus l'objet de ses chastes amours,  
Qui fus ma fille chère & le seras toujours,  
Qui de ta piété filiale & sincère  
N'a jamais altéré le sacré caractère,  
~~C'est à toi de remplir~~ ce qu'une austère loi  
Attend de mon pays & demande de toi.

( Il sort )

O B É Ï D E.

Où suis-je! qu'a-t-il dit! où me vois-je réduite!

S O Z A M E.

Dans quel abîme affreux hélas! t'ai-je conduite!  
~~V~~ ce mystère odieux.  
*pouvai-je t'expliquer*

O B É Ï D E.

Je n'ose le prévoir: — je détourne les yeux.

S O Z A M E.

Je frémis comme toi, je ne puis m'en défendre.

O B É Ï D E.

Ah! laissez-moi mourir, Seigneur, sans vous entendre!



## ACTE V.

## SCENE PREMIERE.

OBEIDE, SOZAME, HERMODAN,  
troupe de Scythes armés de javelots. On  
apporte un autel couvert d'un crêpe & en-  
touré de lauriers. Un Scythe met un glaive  
sur l'autel.

OBEIDE (entre Sozame & Hermodan.)

Vous vous taisez tous deux : craignez-vous de me dire  
Ce qu'à mes sens glacés votre loi doit prescrire ?  
Quel est cet appareil terrible & solennel ?

SOZAME.

Ma fille — il faut parler — voici le même autel  
Que le Soleil naissant vit dans cette journée,  
Orné de fleurs par moi pour ton saint himenée,  
Et voit d'un crêpe affreux couvert à son couchant.

HERMODAN.

As-tu chéri mon fils ?

OBEIDE.

Un vertueux penchant,  
Mon amitié pour toi, mon respect pour Sozame,  
Et mon devoir surtout, souverain de mon ame.

M'ont rendu cher ton fils : — mon sort suivait son sort ;  
J'honore sa mémoire ; & j'ai pleuré sa mort.

HERMODAN.

L'inviolable loi qui régit ma patrie,  
Veut que de son époux une femme chérie,  
Ait le suprême honneur de lui sacrifier,  
En présence des Dieux, le sang du meurtrier ;  
Que l'autel de l'hymen soit l'autel des vengeances ;  
Que du glaive sacré qui punit les offenses,  
Elle arme sa main pure, & traverse le cœur,  
Le cœur du criminel qui ravit son bonheur.

*Sozame at-il appris à sa chère obeide  
Tout ce que l'on attend de son cœur intrépide ?*

*obeide  
J'en en apprends que trop.*

*Sozame  
je vous ai déclaré  
Que j'adopte un usage antique et consacré  
mais des sanglantes loix pour les peuples d'élite  
Il est, vous le savez des têtes exécutées,  
un Scythe  
Plus arhamare est grand, et plus sur nos autels  
ou doit un grand exemple au reste des mortels.*

*hermodan (à obeide)  
Le ciel t'a réservé ce sacré ministère*

*obeide  
moi ! je dois vous venger !*

*hermodan sans doute  
qui m'aurait  
obeide Ah mon père !  
Sozame  
où sommes nous réduits !*

O B E I D E.

Peuple, écoutez ma voix. —

Je pourrais ajouter, sans offenser vos loix,  
 Que je naquis en Perse, & que ces loix sévères  
 Sont faites pour vous seuls, & me sont étrangères.  
 Qu'Athamare est trop grand pour être un assassin.  
 Et que si mon époux est tombé sous sa main,  
 Son rival opposa sans aucun avantage  
 Le glaive seul au glaive, & l'audace au courage;  
 Que de deux combattans d'une égale valeur  
 L'un tue & l'autre expire avec le même honneur.  
 Peuples qui connaissez le prix de la vaillance,  
 Vous aimez la justice ainsi que la vengeance,  
 Commandez, mais jugez : voyez si c'est à moi  
 D'immoler un guerrier qui dût être mon Roi.

U N S C Y T H E.

Si tu n'oses frapper, si ta main trop timide  
 Hésite à nous donner le sang de l'homicide,  
 Il meurt dans des tourmens pires que le trépas.  
 Tu connais trop nos mœurs, & nous n'hésitons pas.

O B E I D E.

Et si je hais vos mœurs, & si je vous refuse!

H E R M O D A N.

L'hymen t'a fait ma fille, & tu n'as point d'excuse;  
 Il n'en mourra pas moins, tu vivras sans honneur.

L E S C Y T H E.

D'un peuple qui t'aima tu deviendras l'horreur.

O B E I D E.

Il vous faut de ma main cette grande victime!

H E R M O D A N.

Tremble de rejeter un droit si légitime.

O B E I D E.

— Je l'accepte!

S O Z A M E.

Ah! grands Dieux!

L E S C Y T H E.

Devant les Immortels

En fais-tu le serment?

O B E I D E.

Je le jure, cruels.

Je le jure, Hermodan. Tu demandes vengeance,  
 Sois-en sûr, tu l'auras : — mais que de ma présence  
 On ait soin de tenir le captif écarté,  
 Jusqu'au moment fatal par mon ordre arrêté.  
 Qu'on me laisse en ces lieux m'expliquer à mon père;  
 Et vous verrez après ce qui vous reste à faire.

U N S C Y T H E.

(Après avoir regardé tous ses compagnons.)

Nous y consentons tous.

HERMODAN.

La veuve de mon fils  
Se déclare soumise aux loix de mon pays ;  
Et ma douleur profonde est un peu soulagée ,  
Si par ses nobles mains cette mort est vengée.  
Amis , retirons-nous.

OBEIDE.

A ces autels sanglants  
Je vous rappellerai quand il en fera tems.

## SCENE II.

SOZAME, OBEIDE.

OBEIDE.

Eh bien, ~~que ferez~~ z-vous ?

SOZAME.

Il fut un tems peut-être  
Où le plaisir affreux de me venger d'un maître  
Dans le cœur d'Athamare aurait conduit ta main,  
De son monarque ingrat, j'aurais percé le sein,  
Ils le méritaient trop. Ma vengeance lassée  
Contre les malheureux ne peut être exercée,  
Tous mes ressentimens sont changés en regrets.

OBEIDE.

Avez-vous bien connu mes sentimens secrets ?  
Dans le fond de mon cœur avez-vous daigné lire ?

SOZAME.

SOZAME.

Mes yeux t'ont vu pleurer sur le sang d'Indatire ;  
Mais je pleure sur toi dans ce moment cruel,  
J'abhorre tes sermens.

OBEIDE.

Vous voyez cet autel,  
Ce glaive dont ma main doit frapper Athamare ;  
Vous savez quels tourmens un refus lui prépare.  
Après ce coup terrible, — & qu'il me faut porter ;  
Parlez : — sur son tombeau voulez-vous habiter ?

SOZAME.

J'y veux mourir.

OBEIDE.

Vivez, aïez-en le courage ;  
Les Persans, croyez-moi, vengeront leur outrage,  
Les enfans d'Ecbatane, en ces lieux dérestés  
Descendront du Taurus à pas précipités.  
Les grossiers habitans de ces climats horribles  
Sont cruels, il est vrai, mais non pas invincibles.  
A ces tigres armés voulez-vous annoncer  
Qu'au fond de leur repaire on pourrait les forcer ?

SOZAME.

On en parle déjà ; les esprits les plus sages  
Voudraient de leur patrie écarter ces orages.

OBEIDE.

Achievez donc, Seigneur, de les persuader.  
Qu'ils méritent le sang qu'ils osent demander.  
Et tandis que ce sang de l'offrande immolée  
Baignera sous vos yeux leur féroce assemblée,

E

Que nos concitoyens soient mis en liberté ;  
Et repassent les monts sur la foi d'un traité.

S O Z A M E.

Je l'obtiendrai, ma fille, & j'ose t'en répondre.  
Mais ce traité sanglant ne sert qu'à nous confondre.  
De quoi t'auront servi ta prière & mes soins ?  
Athamare à l'autel en périra-t-il moins !  
Les Persans ne viendront que pour venger sa cendre ;  
Ce sang de tant de Rois que ta main va répandre,  
Ce sang que j'ai haï, mais que j'ai révééré,  
Qui coupable envers nous n'en est pas moins sacré.

O B É Ï D E.

Il l'est : — mais je suis Scythe, — & le fus pour vous plaire.  
Le climat quelquefois change le caractère.

S O Z A M E.

Ma fille !

O B É Ï D E.

C'est assez, Seigneur, j'ai tout prévu.  
J'ai pesé mes destins ; & tout est résolu.  
Une invincible loi me tient sous son empire.  
La victime est promise au père d'Indatire ;  
Je tiendrai ma parole : — allez, il vous attend,  
Qu'il me garde la sienne ; — il fera trop content.

S O Z A M E.

Tu me glaces d'horreur.

O B É Ï D E.

Allez, je la partage.  
Seigneur, le tems est cher, achevez votre ouvrage ;  
Laissez-moi m'affermir : mais sur-tout obtenez  
Un traité nécessaire à ces infortunés.

Vous prétendez qu'au moins ce peuple impitoyable  
Sait garder une foi toujours inviolable.  
Je vous en crois : — le reste est dans la main des Dieux.

S O Z A M E.

Ils ne présagent rien qui ne soit odieux :  
Tout est horrible ici. Ma faible voix encore  
Tentera d'écarter ce que mon cœur abhorre.  
Mais après tant de maux, mon courage est vaincu !  
Quoi qu'il puisse arriver ; ton père a trop vécu.

## S C E N E I I I.

O B É Ï D E *seule.*

AH ! c'est trop étouffer la fureur qui m'agite !  
Tant de ménagement me déchire & m'irrite ;  
Mon malheur vint toujours de me trop captiver  
Sous d'inhumaines loix que j'aurais dû braver.  
Je mis un trop haut prix à l'estime, au reproche ;  
Je fus esclave assez : — ma liberté s'approche.

## S C E N E I V.

O B E I D E, S U L M A.

O B E Ï D E.

ENfin je te revois.

S U L M A.

Grands Dieux ! que j'ai tremblé,

E ij

## LES SCYTHES,

Lorsque disparaissant à mon œil défolé,  
 Vous aviez traversé cette foule sanglante,  
 Vous affrontiez la mort de tous côtés présente;  
 Des flots de sang humain roulaient entre nous deux.  
 Quel jour! quel hyménée! & quel sort rigoureux!

O B É I D E.

Tu verras un spectacle encor plus effroyable.

S U L M A.

Ciel! on m'aurait dit vrai!--quoi! votre main coupable  
 Immolerait l'amant que vous avez aimé,  
 Pour satisfaire un peuple à sa perte animé!

O B É I D E.

Moi! complaire à ce peuple, aux monstres de Scythie,  
 A ces brutes humains pêtis de barbarie,  
 A ces ames de fer, & dont la dureté  
 Passa longtems chez nous pour noble fermeté,  
 Dont on chérit de loin l'égalité paisible,  
 Et chez qui je ne vois qu'un orgueil inflexible,  
 Une atrocité morne, & qui sans s'émouvoir,  
 Croit dans le sang humain se baigner par devoir.—

J'ai fui pour ces ingrats la cour la plus auguste,  
 Un peuple doux, poli, quelquefois trop injuste,  
 Mais généreux, sensible, & si prompt à sortir  
 De ses iniquités par un beau repentir!  
 Qui? moi! complaire au Scythe!--ô nations! ô terre!  
 O Rois qu'il outragea! Dieux maîtres du tonnerre!  
 Dieux témoins de l'horreur où l'on m'ose entraîner,  
 Unissez-vous à moi, mais pour l'exterminer!  
 Puisse leur liberté préparant leur ruine,  
 Allumant la discorde & la guerre intestine,  
 Acharnant les époux, les pères, les enfans,  
 L'un sur l'autre entassés, l'un par l'autre expirans,

## ACTE CINQUIEME. 69

Sous des monceaux de morts avec eux disparaître!  
 Que le reste en tremblant rugisse aux pieds d'un maître.  
 Que rempant dans la poudre au bord de leur cercueil,  
 Pour être mieux punis ils gardent leur orgueil;  
 Et qu'en mordant le frein du plus lâche esclavage,  
 Ils vivent dans l'opprobre, & meurent dans la rage!  
 — Où vais-je m'emporter! vains regrets! vains éclats!  
 Les imprécations ne nous secourent pas.  
 C'est moi qui suis esclave, & qui suis asservie  
 Aux plus durs des tyrans abhorrés dans l'Asie.

S U L M A.

Vous n'êtes point réduite à la nécessité  
 De servir d'instrument à leur férocité.

O B E I D E.

Si j'avais refusé ce ministère horrible,  
 Athamare expirait d'une mort plus terrible.

S U L M A.

Mais cet amour secret qui vous parle pour lui?

O B E I D E.

Il m'a parlé toujours; & s'il faut aujourd'hui  
 Exposer à tes yeux l'effroyable étendue,  
 La hauteur de l'abîme où je suis descendue,  
 J'adorais Athamare avant de le revoir.  
 Il ne vient que pour moi plein d'amour & d'espoir;  
 Pour prix d'un seul regard il m'offre un diadème;  
 Il met tout à mes pieds: & tandis que moi-même  
 J'aurais voulu, Sulma, mettre le monde aux siens;  
 Quand l'excès de ses feux n'égale pas les miens,  
 Lorsque je l'idolâtre, il faudra qu'Obéide  
 Plonge au sein d'Athamare un couteau parricide!

SULMA.

C'est un crime si grand, que ces Scythes cruels,  
Qui du sang des humains arrosent les autels,  
S'ils connaissaient l'amour qui vous a consumée,  
Eux-mêmes arrêteraient la main qu'ils ont armée.

OBEIDE.

Non, ils la conduiraient dans ce cœur adoré,  
Ils l'y tiendraient sanglante, & du glaive sacré  
Ils tourneraient l'acier enfoncé dans ses veines.

SULMA.

Se peut-il!....

OBEIDE.

Telles sont leurs ames inhumaines,  
Tel est l'homme sauvage à lui-même laissé;  
Il est simple, il est bon, s'il n'est point offensé.  
Sa vengeance est sans borne.

SULMA.

Et ce malheureux père  
Qui creufa sous vos pas ce gouffre de misère,  
Au père d'Indatire uni par l'amitié,  
Consulté des vieillards, avec eux si lié,  
Peut-il bien seulement supporter qu'on propose  
L'horrible extrémité dont lui-même il est cause?

OBEIDE.

Il fait beaucoup pour moi. J'ose même espérer,  
Des douleurs dont j'ai vû son cœur se déchirer,  
Que ses pleurs obtiendront de ce Sénat agreste  
Des adoucissmens à leur arrêt funeste.

SULMA.

Ah! vous rendez la vie à mes sens effrayés!  
Je vous haïrais trop si vous obéissiez.

Le ciel ne verra point ce sanglant sacrifice,

OBEIDE.

Sulma!....

SULMA.

Vous frémissez.

OBEIDE.

— Il faut qu'il s'accomplisse.

## SCENE V.

OBEIDE, SULMA, SOZAME, HERMO-  
DAN, Scythes armés, rangés au fond en  
demi-cercle, près de l'autel.

SOZAME.

Ma fille, hélas, du moins nos Persans assiégés  
Des pièges de la mort seront tous dégagés.

HERMODAN.

Des mânes de mon fils la victime attendue  
Suffit à ma vengeance autant qu'elle m'est due.

( à Obéide. )

De ce peuple, croi-moi, l'inflexible équiré  
Sait joindre la clémence à la sévérité.

UN SCYTHE.

Et la loi des sermens est une loi suprême,  
Aussi chère à nos cœurs que la vengeance même.

O B E I D E.

C'est assez ; je vous crois. Vous avez donc juré  
Que de tous les Perfans le sang fera sacré,  
Si-tôt que cette main remplira vos vengeances.

H E R M O D A N.

Tous seront épargnés. Les célestes puissances  
N'ont jamais vu de Scythe ofer trahir sa foi.

O B E I D E.

Qu'Athamare à-présent paraisse devant moi.

( On amène Athamare enchaîné ; Obéide se place entre  
lui & Hermodan. )

H E R M O D A N.

Qu'on le traîne à l'autel.

S U L M A.

Ah ! Dieux !

A T H A M A R E.

Chère Obéide !  
Prends ce fer, ne crains rien : que ton bras homicide  
Frappe un cœur à toi seule en tout tems réservé,  
On y verra ton nom ~~graver~~ <sup>ceste la qu'il est</sup> à gravé.  
De tous mes compagnons tu conserves la vie ;  
Tu me donnes la mort ; c'est toute mon envie.  
Graces aux immortels tous mes vœux sont remplis ;  
Je meurs pour Obéide, & meurs pour mon pays.  
Rassure cette main qui tremble à mon approche ;  
Ne crains en m'immolant que le juste reproche  
Que les Scythes feraient à ta timidité,  
S'ils voyaient ce que j'aime agir sans fermeté,  
Si ta main, si tes yeux, si ton cœur qui s'égare,  
S'effrayaient un moment en frappant Athamare.

S O Z A M E.

Ah, ma fille !...

S U L M A.

Ah ! Madame....

O B E I D E.

O Scythes inhumains !  
Connaissez dans quel sang vous enfoncez vos mains.  
Athamare est mon Prince ; il est plus, — je l'adore,  
Je l'aimai seul au monde, — & ce moment encore  
Porte au plus grand excès dans ce cœur enivré  
L'amour, le tendre amour dont il fut dévoré.

A T H A M A R E.

Je meurs heureux.

O B E I D E.

L'himen, cet himen que j'abjure  
Dans un sang criminel doit laver son injure. —

( Levant le glaive entr'elle & Athamare. )

Vous jurez d'épargner tous mes concitoyens : —  
Il l'est ; — sauvez ses jours, — l'amour finit les miens.

( Elle se frappe. )

Vis, mon cher Athamare, en mourant je l'ordonne.

( Elle tombe à mi-corps sur l'autel. )

H E R M O D A N.

Obéide !

S O Z A M E.

O mon sang !

A T H A M A R E.

La force m'abandonne,

Mais il m'en reste assez pour me rejoindre à toi,  
Chère Obéïde!

(il veut saisir le fer.)

LE SCYTHE.

Arrête, & respecte la loi.

Ce fer serait souillé par des mains étrangères.

(Athamare tombe sur l'autel.)

HERMODAN.

Dieux! vîtes-vous jamais deux plus malheureux pères!

*athamare*  
Dieux de tous mes tourmens trauchez l'horrible cours!  
*sojame*

Tu dois vivre, Athamare, & j'ai payé tes jours.  
Auteur infortuné des maux de ma famille,  
Ensevelis du moins le père avec la fille.  
Va régner : malheureux !

HERMODAN.

Soumettons-nous au fort :

Soumettons-nous au ciel arbitre de la mort. —  
Nous sommes trop vengés par un tel sacrifice,  
Scythes, que la pitié succède à la justice.

*Fin de la Tragédie.*

~~APPROPRIATION.~~

~~J'Avais, par ordre de Monseigneur le Vice-Chancelier, les  
Scythes, Tragédie, par M. de Voltaire, &c. &c. &c. &c. &c. &c. &c. &c.  
en son honneur & gloire. A Paris, ce 22 Mars 1764. MARIN.~~

AVIS AU LECTEUR.

L'AUTEUR est obligé d'avertir que la plûpart de ses Tragédies imprimées à Paris, chez Duchêne, au Temple du Goût, en 1764, avec Privilege du Roi, ne sont point du tout conformes à l'Original. Il ne sait pas pourquoi le Libraire a obtenu un Privilege sans le consulter. Le Roi ne lui a certainement pas donné le privilege de défigurer des Pieces de Théâtre & de s'emparer du bien d'autrui pour le dénaturer.

Dans la Tragédie d'Oreste, le Libraire du Temple du Goût finit la Piece par ces deux vers de Pilade :

Que l'amitié triomphe en tous temps, en tous lieux,  
Des malheurs des mortels & des crimes des Dieux.

Ce blasphème est d'autant plus ridicule dans la bouche de Pilade, que c'est un Personnage religieux qui a toujours recommandé à son ami Oreste d'obéir aveuglément aux ordres de la Divinité. *Dans toutes les autres Editions on lit :* Et du couroux des Dieux.

On ne conçoit pas comment, dans la même Tragédie, l'Editeur a pu imprimer (page 237).

Je la mets dans vos fers, elle va vous servir.  
C'est m'acquitter vers vous bien moins que la punir.  
Vous laissez cette cendre à mon juste couroux, &c.

Qui jamais a pu imaginer de mettre ainsi quatre rimes masculines de suite, & de violer si grossièrement les premières regles de la Poësie Française? Il y a plus encore. Le sens est perverti. Il y a six Vers nécessaires d'oubliés. Il se peut qu'un Comédien, pour avoir plutôt fait, ait écourté & gâté son rôle. Un Libraire ignorant achete une mauvaise copie du Souffleur de la Comédie, & au lieu de suivre l'édition de Genève qui est fidele, il imprime un ouvrage entièrement méconnaissable.

La même sottise se trouve dans la Tragédie de Brutus, page 282.

Je plains tant de vertus, tant d'amour & de charmes.

Un cœur tel que le sien méritait d'être à vous.

Abominables loix que la cruelle impose!

Peut-on présenter aux Lecteurs un pareil galimatias & voler ainsi leur argent? Il y a ici trois vers d'oubliés. Telle est la négligence de quelques Libraires. Ils n'ont ni assez d'intelligence pour comprendre ce qu'ils impriment, ni assez d'honnêteté pour payer un Correcteur d'Imprimerie. Pourvu qu'ils vendent leur marchandise, ils sont contents. Mais bientôt leur mauvaise conduite est découverte, & leurs misérables éditions décriées restent dans leurs boutiques pour leur ruine.

Tancrede est imprimé beaucoup plus infidèlement. L'Auteur est obligé de déclarer qu'il y a dans cette pièce beaucoup de vers qu'il n'a jamais ni fait, ni pu faire, comme ceux-ci par exemple :

Voyant tomber leur chef, les Maures furieux

L'ont accablé de traits dans leur rage cruelle.

L'Orphelin de la Chine n'est pas moins défiguré. On ne trouve point dans l'édition de Duchêne ces quatre vers que dit Gengiskan, & qui sont dans toutes les éditions.

Gardez de mutiler tous ces grands monumens,

Ces prodiges des arts consacrés par les temps;

Respectez-les; ils sont le prix de mon courage.

Qu'on cesse de livrer aux flammes, au pillage,

Ces archives de loix, ce long amas d'écrits,

Tous ces fruits du génie, objets de vos mépris.

Si l'erreur les dicta, cette erreur m'est utile;

Elle occupe ce peuple, & le rend plus docile.

Ce discours est très-convenable dans la bouche d'un Prince sage, qui parle à des Tartares ennemis des loix & de la sienne.

Voici ce que l'éditeur a mis à la place :

Cessez de mutiler tous ces grands monumens  
Echappés aux fureurs des flammes, du pillage.

Toute la fin de la tragédie de Zulime est ridiculement altérée. Une fille qui a trahi, outragé, attaqué son père, qui sent tous ses crimes, & qui s'en punit, à qui son père pardonne, & qui s'écrie dans son désespoir, *J'en suis indigne*, doit faire un grand effet! On a tronqué & altéré cette fin, & on finit la pièce par une phrase qui n'est pas même achevée. Les vers impertinens qu'on a mis dans Olimpie, sont dignes d'une telle édition. En voici un qui me tombe sous la main.

Ne viens point, malheureux, par différents efforts.

En un mot, l'Auteur doit pour l'honneur de l'art, encore plus que pour sa propre justification, précautionner le lecteur contre cette édition de Duchêne, qui n'est qu'un tissu de fautes & de falsifications. Il n'est pas permis de s'emparer des ouvrages d'un homme, de son vivant, pour les rendre ridicules. On a pris à tâche de gâter les expressions, de substituer des liaisons à des Scènes plus impertinemment tronquées. Cette manœuvre a été poussée à un tel excès, que les Comédiens de Province eux-mêmes, révoltés contre la licence & le mauvais goût qui défiguraient la tragédie d'Olimpie, n'ont jamais voulu la jouer comme on l'a représentée à Paris.

Ce n'est pas assez d'être parvenu à corrompre presque tous les ouvrages qu'un homme a composés pendant plus de cinquante années: tantôt on publie sous son nom de prétendues lettres secrètes; tantôt ce sont

des lettres à ses *amis du Parnasse*, qu'on fabrique en Hollande ou dans Avignon; & puis c'est son *portefeuille retrouvé*, que personne ne voudrait ramasser. Granger le Libraire met son nom hardiment à un tome de *Mélanges*; un ex-Jésuite lui attribue des livres ridicules, & écrit contre ces livres un libelle beaucoup plus ridicule encore; & tout cela se vend à des provinciaux & à des étrangers, qui croient acheter ce qu'il y a de plus intéressant dans la littérature Française. Il est vrai que toutes ces impertinences tombent & meurent, comme des insectes éphémères. Mais ces insectes se reproduisent toutes les années. Rien n'est plus aisé à faire qu'un mauvais livre, si ce n'est une mauvaise critique. La basse littérature inonde une partie de l'Europe. Le goût se corrompt tous les jours. Il en est à peu près de l'art d'écrire, comme de celui de la déclamation. Il y a plus de six cens Comédiens Français répandus dans l'Europe, & à peine deux ou trois qui aient reçu de la nature les dons nécessaires, & qui aient pu approfondir leur art. Combien avons-nous d'écrivains qui à peine savent leur langue, & qui commencent par dire leurs avis sur les arts qu'ils n'ont jamais pratiqués, sur l'agriculture sans avoir possédé un champ, sur le ministère sans être jamais entrés dans le bureau d'un Commis; sur l'art de gouverner sans avoir pu seulement gouverner leur servante? Combien s'érigent en critiques, qui n'ont jamais pu produire d'eux-mêmes un ouvrage supportable; qui parlent de poésie, & qui ne savent pas seulement la mesure d'un vers? Combien enfin deviennent calomnieux de profession, pour avoir du pain; & qui vendent des injures à tant la feuille?

233407

25600

233403 - 233407 1948

НАУКОВА БІБЛІОТЕКА ОНУ імені І. І. МЕЧНИКОВА

НАУКОВА БІБЛІОТЕКА ОНУ ІМЕНІ І. І. МЕЧНИКОВА

Вс